

MÉMOIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Revue de la Société
de l'Histoire et de la Vie
à Sevrans

*Sevrans, ses quartiers,
récents.*





photo Daniel MOUGIN / SHVS

L'EDITORIAL DE
BERNARD GENDRE
PRESIDENT DE
LA SOCIETE
DE L'HISTOIRE
ET DE LA VIE
A SEVRAN

Au fil des ans, la SHVS est devenue un acteur important de la vie sevranaise. En participant aux diverses manifestations à caractère national, telles les *Journées du Patrimoine* ou *Rendez-vous au Jardin*, nous favorisons la mise en valeur du patrimoine de notre ville en le faisant connaître au plus grand nombre. Par des opérations menées avec des associations amies, nous donnons de notre ville une image différente de celle qui est habituellement véhiculée par les médias. Grâce aux partenariats noués avec les Enseignants et les Services de la ville pour la communication de documents, nous partageons nos connaissances sur l'histoire de Sevrans. Ces manifestations sont l'occasion d'accroître la notoriété de l'association auprès des sevransais et nous espérons ainsi favoriser notre développement. Nous encourageons tous ceux que nous rencontrons à ces occasions à venir grossir nos rangs pour à l'avenir parler encore mieux de Sevrans et de sa mémoire.

La participation au groupe de travail pour la sauvegarde de la Fossée témoigne de notre attachement au patrimoine sevransais. Notre intervention pour attirer l'attention de la Municipalité sur les risques de dégradation de la « Maison du Notaire » va dans le même sens.

Le titre de notre revue; « Mémoires d'hier et d'aujourd'hui », s'applique bien au contenu de ce numéro, dont les sujets s'étalent dans le temps de 1914 jusqu'aux années 1980. Dans la revue, plusieurs auteurs renouvellent l'appel que nous lançons chaque année : venez nous rejoindre et nous apporter vos témoignages, vieilles photos ou objets. Par exemple, en lisant ces pages, vous verrez qu'un travail est en cours pour faire que nos anciens poilus morts à la guerre 1914-1918 soient autre chose qu'un nom sur une liste au Monument aux morts et qu'il est fait appel à vous. L'histoire des quartiers se poursuit avec les lotissements récents, sans que le sujet soit épuisé, et un point de vue original, celui de leurs clôtures.

Nous pensons que trouver sa place dans la ville aujourd'hui passe par la connaissance de son passé. Puisse cette revue, modestement, nous y aider. ■

Sommaire

<i>FLANERIE DANS LE PASSÉ DU LOTISSEMENT DE LA MAIRIE</i>	3
<i>UNE HISTOIRE DE CLÔTURES</i>	23
<i>LA CITÉ JEAN PERRIN</i>	29
<i>LES ÉCRIVAINS DU QUARTIER MONTCELEUX</i>	35
<i>VERS SEVRAN VILLE DORTOIR ?</i>	37
<i>IL Y A 40 ANS</i>	45
<i>1914-1918, MÉMOIRE DES POILUS SEVRANAIS</i>	49
<i>LA TRAVERSÉE DE SEVRAN PAR LES TAXIS DE LA MARNE</i>	50
<i>VIE DE L'ASSOCIATION</i>	51

Remerciements :

Les articles de cette revue sont le fruit du travail et des recherches de (par ordre alphabétique) Lucette et Gilles BOUDIN, Jacques DUFOUR, Jean-Pierre FERRAND, Bernard GENDRE, Jacques MORTUREUX, Claudine PARISY, Michel PRIN, Christiane et Raymond Ranouil, assistés de quelques autres membres, contributeurs fidèles de notre Société de l'Histoire et de la Vie à Sevrans. A eux tous, nous exprimons ici, cette année encore, les plus chaleureux remerciements.

FLANERIE DANS LE PASSÉ DU LOTISSEMENT DE LA MAIRIE

Par Jacques MORTUREUX¹

A l'heure actuelle, peu d'enfants occupent la maison paternelle sans interruption et depuis sa construction. Je fais partie de l'un d'entre eux.

Installation et découverte

Locataires d'un pavillon avenue Jean-Baptiste, mes parents avaient décidé de traverser le canal pour emménager dans le lotissement de la mairie où il restait encore de nombreux lots à bâtir.

En 1938, la construction débutait, financée par un prêt bénéficiant de la loi LOUCHEUR.

Il était temps, les rumeurs de guerre n'avaient jamais été aussi menaçantes.

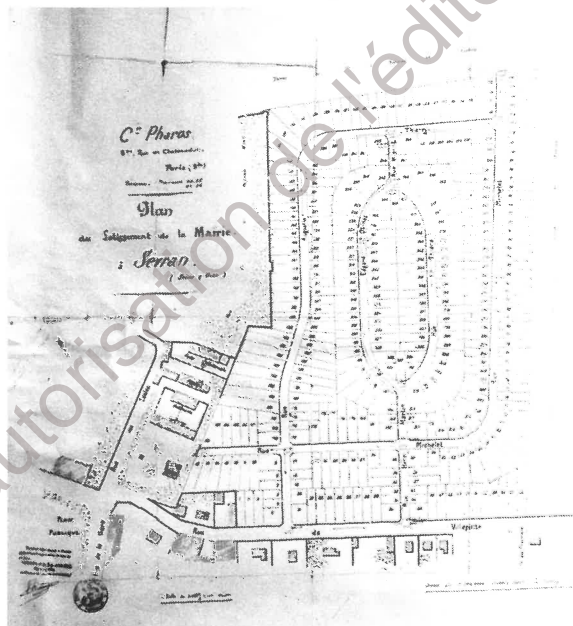
J'ai vu s'élever notre pavillon : d'abord en pierres meulières pour le rez-de-chaussée puis en briques creuses pour les deux étages : ceux-ci revêtus d'un crépis jaune clair qui m'évoquait le sable des plages que j'avais eu la chance de découvrir plusieurs fois au cours des vacances familiales. Le fond du jardin était clos d'un haut mur derrière lequel se déployaient d'immenses arbres touffus, ceux du parc de la maison de repos des Gardiens de la Paix. J'étais enchanté d'habiter bientôt « près d'une forêt ». C'est devant ce mur qu'était édifiée une baraque en bois servant de maison de week-end au couple MEMBON demeurant à Charenton-le-Pont qui comme certains propriétaires de ce quartier venaient passer un ou deux jours à la campagne.

La baraque fut promptement démontée et servit de bois de récupération qui sera bien utile pendant les années noires de l'Occupation.

Rappelons que le lotissement n'était accessible aux voitures (à cheval ou chevaux vapeur) que par la route de Villepinte (avenue Gabriel-Péri) en empruntant la rue Augustin-Thierry ou la rue Henri-Martin.

La rue Michelet était praticable aux piétons venant de la Place des Ecoles au lieu dit *le tourniquet* bien qu'il fut déjà démonté lorsque j'arrivai dans ce quartier.

Elle se terminait en impasse à son extrémité, côté champ après un virage en équerre.



Plan rue A. Thierry

De ce fait, l'ensemble du lotissement était très paisible car ne circulaient que les voitures des riverains, celles des livreurs ou des rares services de la ville.

Certains terrains demeuraient nus et même sans clôture, à l'exception parfois des traditionnels troènes. Bien souvent les terrains d'angle restaient tout à fait accessibles et servaient alors de terrains de jeux et un petit sentier s'était inscrit en diagonale par la fréquentation piétonnière des gens économes de leurs pas.

Notre emménagement eu lieu durant l'été 1939, au 61 de la rue Augustin-Thierry. Ce fut presque un bouleversement de ma vie enfantine. Alors que mes dernières années passées avenue Jean-Baptiste près du canal étaient marquées par la solitude dans l'univers restreint d'un petit jardin, ma porte s'ouvrit rapidement sur la rue et je fus admis parmi un groupe d'enfants jouant en toute liberté. Et

¹ Voir notre n° 16 dans lequel Jacques MORTUREUX a écrit un article qui évoque l'origine du lotissement

ceci grâce à Madame JUHEL, une voisine qui, me voyant derrière ma clôture, avait lu dans mon regard l'envie de partager les jeux de mes nouveaux petits voisins.

Me prenant par la main, elle me présenta, sans façons, au petit groupe.



Collection SHVS

C'étaient les grandes vacances et j'appris à connaître, au cours des longues journées estivales, chacun d'entre eux. Certains étaient en vacances tel Jean BIDAULT, parisien, chez sa grand-mère Madame PIRET, au n° 58. Il m'imposait particulièrement : plus âgé et plus grand, c'était le meneur de la bande. Enfin il allait au lycée et apprenait le latin dont il nous gratifiait parfois de quelques mots qui nous épataient.

Ses parents possédaient le terrain face à celui de Madame PIRET.

La cabane du fond du jardin était un refuge pendant les jours de pluie. J'appris ainsi quelques jeux de cartes et je fis la découverte du *Monopoly* qui, inventé paraît-il par des chômeurs américains, avait du être adapté en France juste avant la guerre.

La première voisine en face que ma mémoire a retenu est Madame DEFOULOY : elle portait dans ses bras son premier enfant qui en 1939 avait quelques mois. Le jeune Jean-Pierre devait ensuite avoir derrière lui six frères et sœurs, dont des jumeaux.

Cette maison était à l'origine la propriété des parents de Madame DEFOULOY. Le couple FUMELLE travaillait aux chemins de fer du Nord et possédait un logement parisien : leur fille

également employée aux chemins de fer dut rapidement se consacrer à sa famille.

Le pavillon construit par les parents de Madame DEFOULOY était initialement destiné à l'usage de maison de campagne, mais conçu pour une occupation permanente par une famille de plusieurs enfants.

Jean FUMELLE né en 1889 à Paris et son épouse Madeleine née à Enghien en 1889 travaillaient tous deux à la Compagnie du Nord. Lui comme chef de groupe, Madeleine comme employée.

Leur fille Jeannine est née en 1917. Elle a suivi les cours de l'école des sœurs où Jacqueline CORBERAND l'a rencontrée. Elle passera le brevet puis entrera à son tour aux Chemins de fer du Nord jusqu'à la naissance de Jean-Pierre en 1939, bien après le décès de Jean, au début des années 30.

Peu à peu la cour du pavillon fut occupée par des bambins qui grandissant sont allés chercher copains et copines dans les maisons voisines. Ma sœur eut tôt fait de rencontrer Arlette DEFOULOY, puis Claudie LESAGE, toutes trois du même âge.

Pourtant, jamais ne se renouvela une petite bande aussi nombreuse telle que je l'avais connue.

Au cours des années je crois que Madame DEFOULOY dont la cuisine, comme la nôtre, plongeait sur la rue, avait instinctivement l'habitude de jeter un regard sachant que des enfants s'ébattaient dans la rue. Et l'important était que eux le sachent.

Bien sur il y avait des exceptions et Arlette ne peut s'empêcher d'évoquer deux anecdotes concernant le frère aîné.

Jean-Pierre et un copain de la rue repartaient à l'école après déjeuner, mais il se passait quelque chose d'extraordinaire au n° 41 de la rue. Un grand drap noir était déployé tout autour de l'entrée de la maison mortuaire. Ce symbole d'un enterrement de classe supérieure devait les intriguer d'autant plus que le corbillard avec les chevaux étaient équipés dans le même style. Aussi, les deux écoliers décidèrent de s'asseoir sur le trottoir opposé pour assister à la suite des événements. Mais le premier événement qui se présenta fut la mère de Jean-Pierre qui se rendait à l'église. Et il y a longtemps que le sifflet de la rentrée avait du retentir.

Un autre « fait divers » des enfants, se passe justement en hiver à l'époque bénie pour eux, lorsque la neige demeurait plusieurs jours en couche épaisse sur Sevrans. Jean-Pierre et quelques autres avaient construit un igloo sur le trottoir. Réfugiés sous l'abri, ils attendaient la nuit pour canarder les gens rentrant du travail. L'histoire ne précise pas combien de gamins pouvaient s'abriter dans l'igloo.

Intégrée dans l'activité générale de la famille, ma sœur Monique n'oubliait pas les commissions journalières puisqu'elles se faisaient avec la copine Arlette. Quant aux devoirs, chacune partait chez elle après peut être le rappel de Madame DEFOULOY. Travaillant à Paris, ma mère faisait confiance à notre voisine qui poursuivait son assistance lorsque notre mère faisait équipe à l'usine.

Le rôle de nos voisins reste gravé en moi à la suite d'un événement tragique.

En juin 1958, j'étais parti avec un camarade, un week-end à Bruxelles à l'occasion de l'exposition universelle. Ma mère et ma sœur se trouvaient dans un village de vacances en Corse, à Propriano et devaient rentrer justement ce week-end là. Pour mon retour j'avais pris le dernier train en gare du Nord qui m'amenait à 0h30 à Sevrans. A cette heure là, les lampadaires étaient déjà éteints et je marchais au milieu de la rue. Arrivé presque devant chez moi, une silhouette se détacha de son mur de clôture, et la voix de Madame DEFOULOY m'invita à la suivre chez elle. Dans la cuisine, son mari était assis et c'est elle qui m'annonça qu'il était arrivé quelque chose à ma mère. Ils m'avaient fait asseoir et je m'entends encore demander « C'est grave ? » Tout en anticipant une autre réponse, la dernière.

Il est très dur de passer d'un monde à l'autre en quelques secondes. Je suis resté combien de temps effondré ? L'un comme l'autre se taisant. Enfin Monsieur DEFOULOY me versa un petit verre d'alcool que j'avalai sans hésiter.

Ma mère s'était noyée accidentellement sur la plage de Propriano dans la matinée du 28 juin, la veille de leur retour à Sevrans.

Après coup, j'ai eu une pensée pour mes proches voisins qui l'un et l'autre avaient eu le courage de m'attendre jusqu'à mon retour incertain. Et surtout d'assumer la pénible mission d'annoncer le décès.

Plus que jamais, avec ma sœur, nous avons eu recours à nos voisins pour nous faciliter l'accès à notre vie d'orphelin

Au cours des ans, chacun des sept enfants a tracé sa voie, tout en demeurant fidèle à sa famille et à son mode de vie. Tous sauf une exception, ont rencontré une épouse ou un époux sevransais et un garçon a choisi le célibat.

Chacun, sans faire d'études prolongées, a trouvé une situation stable dans laquelle il a pu progresser. Les enfants ont continué à fréquenter assidûment la maison familiale, se retrouvant chaque année en plus grand nombre pour les fêtes et les cérémonies. Et tout ceci sans tapage dans la plus grande discrétion possible.



Collection DEFOULOY
Madame Defouloy
chez elle

Maintenant, les parents disparus et la mère bien trop tôt, compte tenu de sa personnalité chaleureuse, cette famille restera pour moi et je ne suis pas le seul, un modèle d'équilibre et de réussite qui fait toujours notre admiration.

Le père s'est éteint, chez lui, sans avoir quitté sa maison, ni son fils Philippe ; celui-ci est devenu le gardien du souvenir familial puisque la famille a perpétué les règles de bonne harmonie en donnant à leur frère la possibilité de devenir le propriétaire du 64 rue Augustin- Thierry.



Collection DEFOULOY
Jean-Pierre DEFOULOY

A côté, au n° 62 était installé le couple BOUCHER originaire de Bretagne. L'homme menuisier et charpentier avait activement participé à la construction de sa maison. Leur fille, âgée de 17 ans à notre arrivée devait tra-

vailer dans une maison d'assurances parisienne. Comme beaucoup de sevranaises de cette époque, sans profession définie Madame BOUCHER trouvait des revenus complémentaires dans des petits commerces de la place de Sevran chez MAGGI notamment lorsqu'on y vendait encore du lait frais à la mesure. Les bidons de lait étant versés dans un bac réfrigéré (sans doute à l'aide de pains de glace).

Mais la principale activité qu'elle exerçât le plus longtemps fut celle de placière de cinéma au KURSAAL.

A propos du lait, il m'appartenait de faire la queue pour acheter la précieuse boisson, soit chez MAGGI ou bien chez LEAUTEY rue des Marais où se trouvait la ferme d'élevage, là où on était certain d'avoir du lait. Qui n'avait appris à prendre conscience de la force centrifuge ? Certainement l'exemple d'autres gosses qui m'avait impressionné avec leurs moulinets du bras tenant la boîte à lait sans couvercle. Fort heureusement, je n'ai jamais loupé mon coup.

La rue, terrain de jeux idéal

Il se trouvait que la plupart des mes compagnons de jeux logeaient, à portée de vue. Ce qui de prime abord dut rassurer ma mère peu habituée encore à se faire à l'idée que je devais m'évader du nid familial. Ainsi, une portion rectiligne de la rue constituait notre zone d'évolution entre deux virages. Au-delà il n'y avait pas beaucoup d'envie de se fréquenter à moins d'être camarade de classe.

Ma plus proche voisine se nommait Colette LEBRUN. Son père avait aussi participé à la construction de son pavillon, construit sur une cave, mais qui n'avait pas d'étage. Un garage-atelier était à côté du pavillon sur un beau jardin avec des arbres fruitiers. A l'arrière et de notre côté, Monsieur LEBRUN avait creusé un bassin surmonté d'une rocaille constituée de pierres meulières d'où ruisselait à la partie supérieure un filet d'eau, telle une source naturelle. Des balustres portaient une rampe protectrice permettant d'admirer les poissons rouges. Monsieur LEBRUN était dessinateur puis travaillera aux Freins en qualité d'ingénieur. Colette, grande fille blonde sérieuse entrera à l'école normale de Versailles pour devenir institutrice.

La famille PERRAUD au n° 56 se composait de deux enfants : Raymond l'ainé, 14 ans en 1940 et Ginette 8 ans. Le père, Louis, était ouvrier et la mère Marguerite employée de bureau. Tous deux originaires du Nord de la France.

Au N° 54 vivaient les COMMELIN : trois garçons, le père était postier parisien. L'ainé Jacques et le second, ne partageaient pas nos jeux. Seul Jean faisait partie de la bande.

Sur le trottoir opposé, Monique T'JOEN avait mon âge. Les parents étaient Belges, certainement Flamands. Je me souviens que la mère avait un certain accent. Le père était peintre en bâtiment et travaillait parfois pour la commune. Mon père avait fait appel à l'artisan pour camoufler des dégoulinades de peinture rouge sur la bande blanche séparant le rez-de-chaussée du premier étage : sabotage effectué sans doute de nuit. La réparation faite, la main anonyme et malveillante se manifesta une seconde fois au même endroit. Sans doute le fait d'adversaires politiques de mon père. Précisons qu'à ce moment la clôture n'était pas encore construite.

Un peu plus loin au n°39 habitaient les grands parents maternels SANTERRE de mon principal copain que l'on avait pris l'habitude, par facilité, de dénommer du nom de son grand-père Jean se nommait en réalité SCHOLTES (comme la nouvelle cuisinière électrique achetée par mon père).

Les grands parents avaient fait construire un pavillon très spacieux sans doute pouvant abriter un jeune couple en début de mariage. Maurice SANTERRE, le grand père travaillait encore à la Poudrerie. Ayant la qualification d'ouvrier d'état, cela devait correspondre à un bon niveau de qualification. Pourtant il ne payait pas de mine, fagoté très souvent dans un bleu de travail. Rondouillard et le visage fripé on remarquait immédiatement une de ses oreilles dont le pavillon sans doute arraché avait été rabattu et cousue sans soin comme si le chirurgien, pris par l'urgence avait oublié de réserver un passage au conduit auditif. Manifestement Maurice était un ancien poilu qui avait eu la chance de se faire frôler par un éclat d'obus. Bourru, mais rigolard, il était serviable.

La grand-mère Irma était repasseuse professionnelle chez elle ou au domicile de ses clientes. Jean prenait pension chez les grands

parents car ses deux parents travaillaient. Son père releveur d'une compagnie d'électricité, sa mère mécanographe dans une importante société. D'autres copains occasionnels étaient domiciliés après le virage. Pierre PAPIILLON, Philippe PERREAU, Jacques BULLEUX.

Le père, Monsieur PAPIILLON, était menuisier et lorsqu'on regardait l'imposant pavillon on s'en doutait un peu. Déjà la clôture était constituée de fines lames de bois, tenant lieu de barreaux. La porte, de même protégée d'un petit toit à deux pentes. Le nom du pavillon inscrit sur la porte « Les Papillons » en lettres en relief. Au second étage un balcon en bois joignait les deux fenêtres. Enfin tous les volets en bois plein étaient découpés chacun d'un papillon. Le bois régnait en maître.

La famille PAPIILLON est citée dans les archives communales depuis la moitié du 19^{ème} siècle.

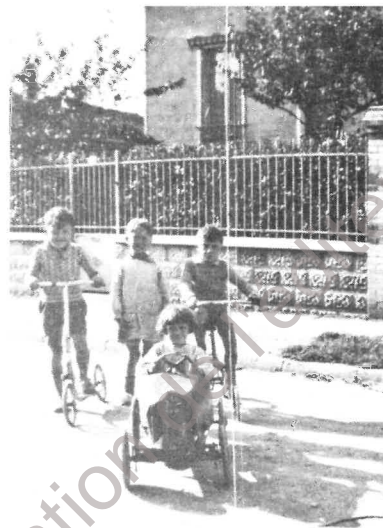
Le cinéma le KURSAAL faisait partie du lotissement de la mairie. Le premier cinéma digne de ce nom fut ouvert en 1928 par la famille DOMINIQUE qui l'exploita jusqu'au début des années 60 puis en association avec Monsieur MARNIQUET habitant 28 rue Augustin-Thierry qui était devenu directeur de la salle. Comme beaucoup d'autres salles, bien que située dans une zone de bonne clientèle M. MARNIQUET dut se résoudre à vendre la salle en 1966 renonçant à affronter la première crise des petits exploitants.

La maire de Sevrans André TOUTAIN saisit l'occasion de donner enfin une salle des fêtes à la ville qui compte 20 000 habitants et propose l'achat de la salle pour une somme de 380 000 francs auxquels il faudra ajouter le matériel d'occasion 735 fauteuils en velours – 210 strapontins – 154 fauteuils en bois, plus le matériel de projection pour 19 900 francs.

Le conseil municipal accepta la proposition du maire le 10 juin 1966. Pendant 38 ans le KURSAAL avait distrait, fait rêver, fait rire même pendant les années noires les Sevransais et aussi les Villepintois qui descendaient en vélo.

Compte tenu de la rareté de circulation des véhicules dans nos rues, nous pouvions nous ébattre suivant notre fantaisie ou notre ingéniosité. En fait, la rue nous appartenait. Les parties de balle au chasseur, les jeux de chandelles, assis en rond au milieu de la rue, aussi

bien que les marelles tracées sur la chaussée pouvaient se pratiquer sans restriction. Et même une corde tendue entre deux trottoirs permettait de faire sauter une dizaine de gamins



Collection SHVS

Jean, Pierre et Fifi face au n° 23

en toute tranquillité. Ne pas oublier les vélos, patinettes ou cyclo-rameurs. Ce dernier jouet, très mode dans les années trente avait paraît-il l'avantage de développer les bras et la cage thoracique. J'en avais un, ainsi qu'une patinette, mais pas de vélo à mon grand désespoir et la guerre commençait à peindre notre avenir de tristes couleurs qui ne m'engageait pas à en réclamer un, quant aux patins à roulettes, ils étaient incompatibles avec la nature chaotique du revêtement de la rue, laissant apparaître des pierres nombreuses

Les trottoirs étaient demeurés en terre et chaque propriétaire était invité à désherber sa portion de trottoir. Nous adoptions les trottoirs pour pratiquer des jeux plus paisibles tels les jeux de billes ou les soldats de plomb pour lesquels il était aisé de creuser des tranchées ou de construire de petits fortins à demi enterrés.

Mais nous avions intérêt à combler nos travaux de terrassement sinon les passant avaient tôt fait de se plaindre, pestant contre « des gamins qui ne respectaient rien et qui, de notre temps ne se seraient pas permis des choses pareilles. »

Un jeu qui eut son heure de gloire : *le pendu* avait l'avantage de s'improviser en quelques secondes. Il y avait toujours une « craie » (morceau de plâtre) à portée de vue qui traînait

dans un caniveau. La partie supérieure du mur de clôture le plus proche servait de tableau noir sur lequel le meneur de jeu traçait la première et dernière lettre du mot à découvrir. Un tiret représentait chaque lettre manquante. A chaque lettre erronée la potence se construisait d'un trait jusqu'à achever le pendu intégral, si le mot n'était pas découvert.

C'est en contemplant le paysage de la fenêtre du deuxième étage de notre maison que je pouvais prendre conscience de la proximité de la campagne. D'un coup d'œil, je pouvais embrasser les champs qui venaient mourir sur notre quartier. A l'ouest on m'avait dit que les quatre tours alignées étaient ce qu'on appelait alors *les gratte-ciels de Drancy*. Par temps clair, je pouvais identifier la silhouette rebondie du Sacré-cœur et parfois dans une atmosphère très pure, je reconnaissais facilement la Tour Eiffel. Mais je me sentais surtout impatient de découvrir de nouveaux espaces de liberté.

Le talus, l'échappée sur la campagne

Il suffisait de quitter les dernières maisons de la rue Michelet qui se terminait en impasse et de suivre un petit chemin herbeux dans son prolongement. L'actuel mur du cimetière n'existait pas mais se situait à 200 mètres plus



Collection SHVS

Dans le talus

loin. Espace sur lequel se trouvaient, il me semble, des jardins ouvriers puis plus tard des tranchées non couvertes dans lesquelles je n'ai rarement joué.

Le talus, c'était une attraction permanente qui donnait surtout aux enfants l'envie de dominer et de courir sur cette sorte de digue herbeuse

dont on ne voyait même pas la fin, là bas du côté de Villepinte.

Bien que de hauteur modeste (3,50 m environ), sa pente raide permettait des rouleaux et des galipettes.

Au pied du talus en cheminant vers l'hôpital une zone sauvage garnie ponctuellement de buissons cachait à certaines époques des petites mares frétilantes de têtards. Presque tous les enfants du quartier ont ramené au moins une fois un bocal avec quelques jeunes batraciens pour suivre à la maison leur transformation. Il arrivait que les plus grands de la bande creusent un trou afin de confectionner un petit foyer pour cuire quelques pommes de terre sous la cendre.



Collection SHVS

Le talus était devenu un lieu de promenade le dimanche lorsque nous avions des invités parisiens. Ils prenaient ainsi, un bon bol d'air de la plaine et ramenaient une brassée de fleurs des champs.

Septembre 1940

Cet épisode de joie et d'insouciance fut interrompu par la déclaration de la guerre. Les pères sont mobilisés, le mien demeure à Paris dans un hôpital militaire et vient parfois en permission.

En octobre ma rentrée scolaire se fait pour la première fois à l'école du centre. J'ai un magnifique cartable en cuir et un masque à gaz sur l'épaule.

Ma maîtresse Madame CAYEUX me plut d'emblée, conquis par son sourire et sa douceur. Comme ma mère m'avait appris à lire durant la maternelle cela facilita nos rapports de plus, elle habitait rue Michelet.

Nos jeux ont repris dans la rue avec un peu plus de soldats de plomb et de pistolets. D'ailleurs nous pouvions voir nos soldats en chair et en os dans des camions transitant sur la place du Marché, mais pour quelle direction ?

Au début du mois de juin, ma mère avait eu le temps de tisser des liens avec l'entourage grâce à sa simplicité et sa gentillesse naturelle.



Collection PETRY

C'est sur ce banc que Mme PETRY (au centre) prépare avec ma mère notre exode en Corrèze

Confiant son désarroi devant l'imminence de l'invasion allemande à Madame PETRY, celle-ci improvisa notre départ dans sa ville natale à JUILLAC en Corrèze. Là nous devions être pris en charge par son frère le



Collection PETRY
Mme PETRY

temps de trouver une chambre à louer. Le lendemain à sa demande, un autre voisin nous conduisait en camionnette à la gare d'Austerlitz car devant l'afflux des Parisiens dans les gares, on s'attendait à ce que les réseaux ferrés soient saturés ou bombardés. J'ai toujours gardé gravé dans ma mémoire, la vision de notre deux chats se déplaçant l'un derrière l'autre, sur le mur du fond du jardin et qui venaient sans doute nous dire adieu.

Lorsque les événements se stabilisèrent nous avons franchi la ligne de démarcation et avons retrouvé notre maison intacte. Ce ne fut pas le cas d'un ami de mon père, habitant la même rue dont la maison fut visitée.

On a évalué que 800 personnes étaient restées à Sevran sur environ 10 000 habitants.

Mon père démobilisé avait repris son emploi à l'octroi de Paris. A la fin de l'année 40, ma mère entra dans la petite clinique de Madame DICKSON, avenue Hoche, pour y donner naissance à ma sœur Monique.

J'allais les voir le soir après l'école et à cette époque, en janvier, nous avions de véritables hivers avec beaucoup de neige. Le soir je mangeais avec mon père chez Madame PETRY qui continuait à nous aider, n'écoutant que son cœur. J'ai oublié beaucoup d'autres occasions encore, où elle nous hébergea avec ma sœur alors que ma mère devait s'absenter.

Le 24 avril 1941, mon père fut arrêté et devint détenu politique en France. Ma sœur avait 4 mois. Ce fut le début d'une période très difficile pour ma mère. Fort heureusement, dans l'entourage parmi les amis ou les voisins, ma mère savait qu'elle pouvait compter sur l'aide ou le dépannage de ceux-ci.

Un exemple qui m'avait frappé à l'époque. Ma sœur encore bébé avait eu la mauvaise idée de mettre un haricot blanc dans une de ses narines. Lorsque sa maman s'en aperçu la graine avait gonflé, obstruant presque entièrement la narine. Affolement après plusieurs tentatives. Ma mère a le réflexe de



Collection J. MORTUREUX
Deux ans plus tard, avec ma sœur chez M. LESAGE

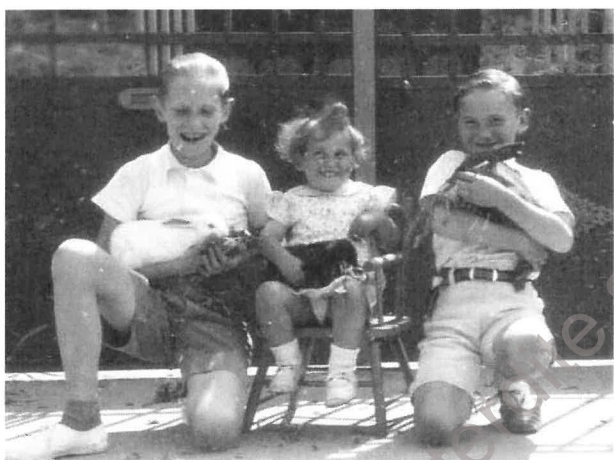
penser immédiatement à la bonne personne : Monsieur LESAGE, presque en face. Je le ramène et ce devait être un dimanche puisqu'il était chez lui dans la matinée. Maman savait que ce voisin avait été mobilisé, comme mon père, dans

un service infirmier mais dans la marine.

L'intervention fut courte à partir de l'instant où Monsieur LESAGE réclama une épingle à cheveux.

Les alertes représentaient une épreuve bien plus pénible en pleine nuit. Pourtant ma mère savait que nous pouvions nous réfugier dans la cave des LEBRUN ou des BOUCHER. Les caves avaient la réputation d'être plus protectrices, mais encore fallait-il pouvoir en sortir.

Le rationnement imposait à chaque famille l'élevage de poules et de lapins. Mon père n'avait pas eu le temps de m'enseigner quelques notions de bricolage. Pourtant des hivers rudes m'avaient encouragé à profiter de plaisirs de la neige. J'avais dans le garage des outils, un établi, des bouts de planche et la lecture récente d'un roman américain pour enfant qui me stimula pour entreprendre la construction d'un traîneau qui glissa au moins un hiver. Mais quant à construire une clôture pour un petit élevage de poules, ce n'était pas de ma compétence.



Collection J. MORTUREUX

*Charmants animaux de compagnie,
mais pas pour longtemps*

Ma mère savait pouvoir compter sur Monsieur SANTERRE. Connaissant notre situation, il se contentait je pense d'une rétribution modique. Pour la cage aux lapins ce fut Monsieur LE MANER qui en fut l'artisan.

Mais lorsqu'il était question de tuer une bête nous faisons appel à Madame BOUCHER, car ma mère en était absolument incapable. Lorsque j'eus dix ans, elle me demanda à moi « l'homme de la famille » de remplacer la voisine qui avait la manière, comme la plupart des gens d'ici. Je ne me souviens pas d'avoir suivi un cours pratique pour égorger une volaille, mais je garde un très mauvais souvenir de mes tentatives lorsque je me suis retrouvé avec le lapin tenu par les oreilles et gigotant tant et

plus alors que j'avais l'intention de l'assommer.

Les tranchées laissent la place au potager.

Dès le début des hostilités beaucoup de propriétaire avaient creusé une tranchée dans leur jardin, du moins dans le voisinage et peut être cette initiative s'était elle répandue un peu par mimétisme.

Il n'y avait pas de téléphone, mais les informations, les trucs et recettes, comme les arrivages de denrées chez les commerçants se répandaient par le bouche à oreille.



Collection CORBERAND

Tranchée familiale

La tranchée profonde d'un mètre soixante environ était bordée du déblai supportant des traverses et des sacs de terre. Les restrictions croissantes imposaient un maximum de surface consacrée au potager.

C'est par une nécessité vitale d'améliorer leur ordinaire que les gens supprimèrent les tranchées qui à Sevran ne paraissaient plus utiles sous l'Occupation.

Ma mère consacrait en cette période beaucoup de temps au jardin, car nous étions quatre à nourrir, y compris mon père qui ne pouvait plus se satisfaire du menu constamment allégé du camp. Les légumes étaient attendus avec impatience par les internés qui avaient organisé des « popotes » communes avec le contenu des colis que tous ne recevaient pas.

Avec les années, la petite bande de copains se dispersa pour se réduire en moyenne à 4 ou 5 éléments dont mon copain Jean. A la belle saison, lorsque nous étions las de lire les vo-

lumes reliés d'illustrés que Jean SCHOLTES possédait, il nous arrivait de nous attaquer aux jeunes enfants SERVAIS que nous aspergions de nos pistolets à eau.



Collection J. MORTUREUX
Jean SCHOLTES chez nous

Madame Alice SERVAIS, née à Paris en 1905 vivait déjà à Sevrans avec ses parents en 1931. Victor OSTY né en 1876 à Paris était garçon de bureau. Ils faisaient partie des premiers propriétaires au n° 71 de la rue Augustin-Thierry. Leur fille Alice était employée dans une banque parisienne.

Mariée à Paul SERVAIS, né en 1893, employé à la Poudrerie de Sevrans, il fut déplacé dans le sud de la France et décéda dans une usine suite à un accident de manutention en 1943. Trois garçons se trouvaient à la charge d'Alice qui dut poursuivre son travail d'employée de banque.

Monsieur LACHICHE, époux de Mademoiselle BRUN résidant au n° 77 a bien connu Alice chez qui il s'occupait du jardin et à qui il rendait de petits services.

Car cette femme courageuse a conservé son emploi jusqu'à la retraite, tout en élevant seule ses trois garçons. Elle acheva sa vie à Sevrans, en 1995, âgée de 89 ans.

Pour en revenir aux jeux, très classique, le tirage de sonnettes, à la nuit tombante, n'avait plus aucun intérêt. un peu plus tard, en démontant un ampèremètre, je récupérai la bobine de fil très fin et résistant qui m'inspira une technique pour agiter les sonnettes. Le plus hasardeux était de s'exposer aux regards lors de la

fixation du fil sur la sonnette. Mais ensemble, il suffisait de faire suivre le fil le long du mur, à l'abri de la haie. A deux pavillons de chez moi, je pouvais commander le tintement de la sonnette d'une façon anonyme, tandis que Jean, mon complice me tenait informé du déplacement du propriétaire que je pouvais déranger successivement jusqu'à trois fois. Mais les choses se gâtèrent lorsque je décidai de faire traverser la rue au fil qui s'empêtra dans la chevelure d'une cycliste qui surgit inopinément du virage. Sans lui couper le cou, j'aurais très bien pu la déstabiliser et provoquer sa chute. Et par malheur, c'était Madame HUG, la femme du chef d'atelier de ma mère. Par chance, il n'y eut aucune suite.

Parmi les maisons de la rue Augustin-Thierry, qui se singularisaient, à part les deux grandes maisons similaires en meulière du carrefour avec la rue Michelet, il fallait atteindre le grand virage pour retrouver deux grandes maisons dotées d'un certain cachet et situées au fond d'un grand terrain. Cette disposition accroissait l'impression de mystère.

Au n° 69

Le pavillon cossu en forme de L, de bonne facture, construit sur 500m², semble avoir été conçu pour une famille importante. Ce qui est certain : en 1931 la famille PORTAL occupe cette propriété. Issue de l'Aude, pour la mère née à Narbonne en 1891, la première fille est née dans la Creuse, comme son père à Bousac en 1915 et est photographe en 1931 puis sont nés Berthe à Carcassonne en 1918 et Emile en 1923 au même lieu. Mais Gilbert né en 1925 à Aubervilliers, puis Jacqueline en 1927 à Paris semble confirmer que François PORTAL, mécanicien va rester avec sa tribu, y compris sa mère, dans la région parisienne.

Mais quinze ans plus tard, la tribu PORTAL s'est évanouie. A sa place se trouve Léon HERBLOT qui figure sur la liste des premiers propriétaires de parcelles où il est indiqué son adresse : rue de Paris à Clichy. Alors, il reste à supposer qu'il a fait construire son pavillon pour le louer d'abord et l'occuper ensuite avec sa future famille.

Léon HERBLOT est né en 1891 à Sevrans, il est contremaître au Chemin de Fer. Comme le père, le fils choisira le même métier. Sa femme Yvonne est née en 1899.

Mais hasard ou similitude des professions à risques, le fils HERBLOT périt, lui aussi dans des conditions similaires et à la même époque que son voisin Paul SERVAIS.

On rapportait à cette époque, que la mère demeurait inconsolable de la perte de leur unique enfant. Déjà de forte corpulence, elle devint impotente à tel point que son mari la transportait dans une carriole accrochée derrière son vélo et de mémoire j'avais l'impression que la femme emplissait presque entièrement la remorque. Comme cette maison devait sembler trop grande, lorsque Yvonne disparut, Léon se retrouva seul. Pas tout à fait car il avait un neveu, Michel CAGNON, domicilié 10 rue Augustin Thierry. C'est lui qui déclara le décès de son oncle constaté le 26 décembre 1961.

Au n° 73, le second pavillon important montrait depuis la rue sa façade bien apparente (dans les années quarante) ornée d'un escalier latéral déployant ses balustres jusqu'au balcon recevant la porte d'entrée. Et un deuxième balcon à balustres ornait une fenêtre à l'étage supérieur. Toutes les fenêtres étaient pourvues de persiennes à lames de bois peint, gris clair, dans le style des maisons bourgeoises du début du XX^{ème} siècle. Sur le côté une large allée cailloutée de 40 mètres de long se terminait sur des garages.

Le terrain sur le seul lot, représente 700m². La maison est située à une dizaine de mètres de la rue.

Le propriétaire en 1931 était Laurent PONTI, Italien né en 1884, déclaré entrepreneur, certainement en bâtiment, comme beaucoup de ses compatriotes. Il était marié à Simone Adrienne CORBY née à Sevran en 1901.

Pour ma part, je ne me souviens pas avoir vu d'enfants dans cette maison. A partir de 1943/45, j'ai uniquement remarqué un couple dont le nom était COULAUX, l'homme étant ingénieur. Mais, pendant quelques temps, j'avais remarqué sortant de cette maison, un vieillard pédalant sur une « antique » bicyclette. De bonne taille, raide sur sa selle il se déplaçait souvent en costume deux pièces, son col de chemise fermé par une lavallière noire. Coiffé d'un feutre gris d'où dépassaient sur sa nuque des cheveux blancs frisés, remarquablement longs pour l'époque.

Manifestement il m'en fallait pas plus pour qu'on le qualifie d'original, voire même de « savant ». En réalité, j'appris récemment qu'il était hébergé par ses amis et qu'il était artiste peintre.

Un acte de vente de la propriété daté du 30 janvier 1978 apporte quelques renseignements, mais aussi à priori des doutes. Il s'agit de l'acte établi suite au décès de Monsieur COULAUX.

D'après l'origine antérieure de la propriété, il est dit que la veuve de Monsieur Laurent PONTI, Madame Simone Adrienne CORBY vendait avec ses cinq enfants sa propriété de Sevran aux époux LEBLOND. L'acte est daté du 12 janvier 1943.

Plus haut, il est dit que les époux LEBLOND demeurant à Aulnay-sous-Bois vendaient leur bien aux époux COULAUX. L'acte est daté du 31 décembre 1955.

Mais le couple COULAUX a été recensé au 73 rue Augustin Thierry en 1946. donc ils ont d'abord été locataires, peut être dès l'année 1943, les LEBLOND demeurant toujours à Aulnay-sous-Bois, en qualité de propriétaire. Quant à moi, j'étais bien certain d'avoir identifié les COULAUX dans les années 40.

Comment un brodeur vosgien permet l'installation d'une « colonie anglaise » au n° 89

Cela s'est fait discrètement et progressivement. Le 30 avril 1924, Cyrille, Jules, Camille VAUTRIN né le 8 janvier 1877 à Fontenay-le-Château, (Vosges), brodeur, demeurant à Paris 18^{ème}, 2 rue Boïnod achète un terrain à la Société Pharos, lotisseur du quartier : « le terrain d'une contenance de 396 m², par devant tenant à la rue Augustin Thierry sur une façade de 10 mètres et au fond à Monsieur de NICOLAÏ sur une largeur de 10 mètres »

A l'époque, le cimetière n'était pas agrandi et les terres appartenaient encore à la famille de NICOLAÏ qui avait déjà vendu à la commune une partie de terrain pour y installer le cimetière.

Ce terrain fut acquis par Monsieur VAUTRIN, seul, bien que marié à Madame Elvire Louise VANDENBERGHE dont le mariage fut célébré à la mairie de LONDRES (Angleterre), le 2 août 1905.

La construction ultérieure a été édiflée de leurs deniers personnels.

L'acte de vente présente des lacunes importantes, ni l'origine de Madame VAUTRIN, ni sa date de naissance ne sont indiquées. Le mariage londonien suscite des interrogations. On pouvait supposer que l'épousée vivait en Angleterre comme sa sœur, Marthe Gabrielle qui a épousé un Anglais, Monsieur DROWN.

Mais le recensement de 1931, dans lequel j'ai découvert tardivement le couple, nous apporte des réponses intéressantes.

Elvire est née en 1884 à COURTRAI, ville qui n'est située ni en Angleterre, ni en France, mais en Belgique flamande. La ville est réputée pour ses toiles depuis le moyen âge. Le dictionnaire ne parle pas de broderie, mais à 21 ans, lorsqu'elle se marie, Elvire est certainement brodeuse, car en 1931, elle est alors âgée de 47 ans, et est brodeuse, tout comme son mari est toujours brodeur chez le même employeur DAVIS maison travaillant sans doute pour la haute couture.

Monsieur Cyrille VAUTRIN est décédé le 1er mai 1938. il laisse à son épouse la totalité de ses biens, n'ayant aucun ascendant ni descendant.

Madame VAUTRIN, née VANDENBERGHE, décède à son domicile le 18 février 1951. Non remariée, elle laisse à ses successeurs : sa nièce Véra DROWN, dactylographe, née le 14 juin 1916 à Londres et William DROWN assistant restaurateur de tableaux, né le 27 avril 1920 à LONDRES, tous deux célibataires et demeurant 24 Gonder Garden à Londres.

Pour ma part, je me souviens d'une dame que l'on qualifiait d'originale et on lui avait donné le sobriquet de « Madame avion » à cause de ses chapeaux aériens posés sur sa chevelure très floue. Bien souvent l'été elle se rendait au marché en portant de longs gants blancs.

C'est réellement à partir de son décès que la maison vécut à « l'heure anglaise ». Les neveux venaient paraît il à leur maison de campagne de Sevran. Tous deux mariés, Véra avait épousé un notaire londonien et William ayant épousé peut être une femme fortunée, Elisabeth BOSVILLE-BOSHELL, était devenu marchand de tableaux à Londres. Tous deux s'étaient mariés en 1956.

La maison fut vendue le 9 mai 1961 à Mademoiselle PASQUIER, 10 ans après le décès d'Elvire VAUTRIN. A cette date « le pavillon, élevé sur sous-sol d'un rez-de-chaussée composé de trois pièces, cuisine, water-closets, grenier au dessus aménageable ».

A la Libération de Sevran, à notre connaissance, la rue Augustin Thierry n'eut pas à souffrir de dégâts, ni de victimes à déplorer, ni barricade.



Collection SHVS

La maison VAUTRIN est visible en arrière plan de la gauche du groupe FFI.

Ici un groupe de FFI prend la pose après la Libération de Sevran, l'un d'entre eux devait habiter la rue.

Nos voisins de droite, le couple TRINEZ, possédait une maisonnette en dur plus une pièce indépendante en fond de jardin. Ils demeuraient à la Porte de la Chapelle. Georges était employé de banque, sa compagne Marguerite travaillait aussi.

A la belle saison surtout, je pouvais les voir venir en vélo. Lui en pantalon de golf, Marguerite en jupe-culotte, à la mode des années 30. Avec les années, seul Georges utilisait encore son vélo. Lorsqu'il partait, j'avais remarqué que devant chez nous, au moment d'enfourcher son vélo, il hésitait quelques secondes, mettait la main à sa poche et faisait demi-tour pour vérifier la fermeture de sa porte. Et chaque fois c'était le même procédé répété invariablement.

Une autre famille utilisait la bicyclette : c'était la famille PERRAUD Louis et Marguerite sur le tandem, Raymond sur son vélo de course, et Ginette sur son petit vélo. J'enviais cette famille de deux roues, lorsque je les voyais partir en promenade, alors que chez nous seul

mon père possédait un vélo et encore était-il démonté depuis son absence.

Au n° 38 autre maison importante par la taille, celle du couple CHEVALIER dont l'homme nous avait transporté en gare d'Austerlitz au moment de l'exode.

Aidés par leur neveu adopté, ils exploitaient une petite entreprise de peinture industrielle spécialisée en dépôt électrolytique sur des pièces métalliques ou par projection de peinture au pistolet.

Toujours protégés par de grands tabliers et des gants en caoutchouc on pouvait les voir plonger les pièces dans de grands bacs fumants.

Leur pavillon étant situé sur un point haut de la rue, les artisans vidaient les cuves de produits très corrosifs dans le caniveau qui les acheminait naturellement jusqu'au croisement avec la rue Michelet pour tourner à droite afin d'atteindre enfin l'égout en bout de course, censé recevoir les eaux de pluies. Le bitume du caniveau fut rongé de plaies brunes, rougeâtres. L'entrepreneur avait-il eu des mises en garde ? Liliane GAZON affirme avoir vu le neveu transporter des bidons dans une petite remorque qu'il vidait dans l'égout.



Sevrans — Rue Augustin-Thierry

collection Bibliothèque Municipale Sevrans

La rue Augustin- Thierry

Sous l'Occupation, à certaines époques, une camionnette allemande venait régulièrement déposer ou reprendre le matériel. En descendant la rue, ma mère avait encore des connaissances, sans être des amis, des personnes prêtes à rendre services. Le couple FERRE, sans enfant qui parfois me faisait de petits cadeaux : crayons de couleurs, mais surtout « Robinson Crusoe », dont je me souviens très bien de la couverture en couleur représentant Robinson vêtu de peaux de bêtes, sur la plage de son île.

Marius était ébéniste et son épouse couturière chez un patron. Demeurée sevranaise, Liliane GAZON demeura, au n° 20 de la rue Augustin

Thierry jusqu'à son mariage. Je me souviens de son père que je voyais partir sur son vélo, en uniforme, il était gardien de la paix, coiffé de la casquette plate, la pèlerine sur le guidon ou sur les épaules, il appartenait au corps des policiers parisiens que l'on surnommait les « hirondelles ».

Liliane n'avait pas de chance car dans sa portion de rue, il n'y avait pas de fillettes de son âge. Aussi il lui arrivait parfois de jouer avec quelques rares garçons, tel Jacques BULLEUX dont la mère avait installé un petit salon de coiffure dans une des pièces du pavillon en meulière qui appartenait aux grands parents

BULLEUX à l'origine. Le grand père travaillait à la Compagnie du Nord. Liliane allait parfois avec d'autres enfants chez Philippe PEREAU plus âgé, qui leur montrait des petits films avec son projecteur de cinéma. Il organisait aussi des séances de théâtre avec des marionnettes. Liliane se souvient que « Fifi » avait un jeune tempérament d'artiste.

En 1946, son père René était métallurgiste et sa mère couturière. Pierre, le fils aîné, âgé de 26 ans était ingénieur géophysicien et Philippe étudiant.

Liliane avait le recours, parfois, d'aller jouer chez une copine de classe qui habitait le lotissement, rue Mignet. Elle aimait aussi, traversant la rue, aller chez le couple BOUET (actuellement, au n° 19 bis). Mais là, il faut faire un effort de mémoire pour reconstruire ce qui fut une seule propriété sur 765 m² de terrain. Monsieur Emile BOUET et son épouse Pauline, mécanicienne avait dans les années 30, un atelier de fabrication de pantoufles.



2. - SEVRAN (S-et O.) — Lotissement de la Mairie

collection SHVS

Bas de la rue A. Thierry

On remarquera à gauche le caniveau rongé par les acides. A droite, la clôture est celle de la fabrique de pantoufles.

Dès l'entrée, une allée de cailloux menait aux garages situés à une dizaine de mètres. Des arceaux métalliques portant des rosiers « pompon » formaient un tunnel de plus bel effet en été.

Sur la droite, un grand bassin circulaire, avec des poissons rouges, précise Liliane, au milieu duquel était installé un petit massif floral. A l'extrême droite se succédaient en profondeur une série de bâtiments de plain pied : maison d'habitation, bureau et enfin atelier. Trois ouvrières travaillaient sur les machines. C'est là que Liliane aimait passer quelques moments. Elle ne se souvient pas que les machines fussent particulièrement bruyantes. Le couple BOUE n'avait pas d'enfant, mais une nièce ve-

nant parfois leur rendre visite. Les bâtiments rasés, deux pavillons furent construits en 1989.

Leurs voisins au n° 19, André et Marcelle ROBIN occupaient un pavillon en rez-de-chaussée au fond d'un terrain de même surface. On peut encore l'apercevoir par l'ouverture du porche du petit immeuble construit vers 1995.

Le couple, sans enfant, vendait des chaussures sur les marchés et on pouvait les voir sur la place du marché de Sevrans.

Après guerre, le couple BOUCHER acheta un double lot de terrain, soit 780 m² aux n°s 66-68 (eux-mêmes résidant au 62) à François DAVID 9 rue de Passy Paris. Le terrain étant nu, ils avaient le projet de construire un second pavillon, vraisemblablement pour leur fille Jeanine.

Je ne me souviens plus à quel moment notre voisin démarra le chantier, mais lorsque sonna l'heure de la retraite, vers 1960, nous avons pensé que la construction allait peut être s'accélérer. Pour ma part, je m'étais habitué aux grattements de sa truelle accaparée à d'interminables finitions sur la façade. D'ailleurs je pouvais l'apercevoir de mes fenêtres, perché sur un échafaudage. Je me souviens que la rumeur rapportait à cette époque qu'il était tombé au pied du mur suite à un malaise et qu'il avait été découvert sans vie.

Or, son acte de décès fut établi à Paris le 30 octobre 1965 à 21 h 30, 1 rue Cabanis Paris 14^{ème}, adresse de la clinique des Aliénés. Ce qui laisse supposer qu'il fut transporté pour y être soigné.

Le pavillon fut achevé par un professionnel et Madame BOUCHER put l'occuper après avoir vendu le premier pavillon, car leur fille Jeanine ne désirait plus s'installer à Sevran. Celle-ci, après le décès de sa mère fit une donation de la succession immobilière à sa caisse de retraite afin de pouvoir elle même bénéficier d'une place financée dans un de leurs établissements. Elle pensait, dit-on, voir construire ainsi un petit immeuble destiné à des retraités à la place du dernier pavillon. Hélas la caisse de retraite céda l'ensemble du terrain à des promoteurs. Sur le premier lot, un gros pavillon de 10 mètres de façade fut édifié, conçu pour une famille nombreuse et l'autre vit naître un petit immeuble. Les parents BOUCHER avaient rêvé d'installer leur fille près d'eux. Ils avaient échoué et le père avait perdu la vie pour une maison qui fut détruite trop vite.

Les CORBERAND ont fait construire leur pavillon les pieds dans les blés. Jacqueline CORBERAND est née à Sevran en 1928. Sa famille vivait au centre, 5 rue Doulcet. Lorsque le grand-père Gabriel acheta un terrain ce fut le dernier du lotissement au n° 130.



Collection CORBERAND
La maison CORBERAND

Pourtant ce terrain n'est pas au nom du grand-père Gabriel mais à celui de Nicolas KROB qui épousa Alice CORBERAND. Etant convenu que Gabriel donnerait le terrain à condition que les autres membres financent la construction du pavillon dont Nicolas, vendeur chez un tailleur de luxe parisien fut le financier principal.

A la fin de l'année 1931, la famille de huit membres prit possession des lieux bien que les raccordements eau, gaz, électricité ne soient pas établis.

A cette époque, les lampes à pétrole étaient encore d'usage courant. Quant à l'eau, une borne fontaine était située à 100 mètres. (à l'angle rue Mignet, rue Augustin Thierry) et la famille ne manquait pas de bras.

Leurs voisins de droite Monsieur et Madame MICHAUD avaient élevé leurs trois enfants dans la maisonnette en bois des origines. Monsieur MICHAUD était « commissionnaire ». Il livrait les colis déposés en gare de marchandise de Sevran. Coiffé d'une casquette plate en feutre, ses moustaches fourmies et le teint plutôt rubicond contribuaient à camper un personnage



La maison MICHAUD
collection CORBERAND

typique. Madame MICHAUD se déplaçait très souvent avec Patau, chien débonnaire, brun clair qui sans doute avait accompagné son maître à la chasse. Jacqueline rapporte que Madame MICHAUD lorsqu'elle apercevait les oreilles d'un lièvre pointer au loin dans la plaine, elle l'indiquait à son chien « Apporte Patau, apporte... ». Et le chien partait aussitôt en chasse. Il n'était pas rare qu'il ramène le lapin.

Avant guerre, dans cette portion de quartier, Madame MICHAUD fut une des premières à posséder un poste de T.S.F. Lorsqu'il y eut des rumeurs de guerre en 1938, elle ouvrait grand sa fenêtre et poussait le volume de son poste, afin d'en faire profiter l'entourage qui s'approchait.

Au n° 120 logeait la famille HUG. Le père, Eugène, est né dans le Bas-Rhin à Reischshoffen en 1896. On rapporte que le grand-père se serait exilé en France suite à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. Leur fils Robert fut un des compagnons de jeux de Jacqueline CORBERAND qui souligne qu'il y avait peu de filles dans cette portion de rue. Robert, dans sa petite enfance, avait été affligé d'une maladie pulmonaire et, resté fragile, sa mère surveillait attentivement ses jeux. Lorsqu'elle constatait que son fils s'échauffait un peu trop, elle se précipitait avec une serviette de toilette pour l'éponger. Sans doute source de moqueries auxquelles s'ajoutaient celles motivées par son nom que d'aucuns qualifiaient de *boche*. Lorsque les hostilités furent déclarées Eugène HUG était tourneur et son fils travaillait aussi aux Freins WESTINGHOUSE, sans doute en apprentissage. Le garçon, fragile était devenu un jeune ouvrier de 18 ans fier, ayant l'envie de prendre sa revanche sur l'occupant. Il adhéra aux Comités Populaires d'usines (organisme clandestin se substituant à la CGT interdite). Certains d'entre eux constituèrent la Compagnie Robespierre qui après avoir mené des actions de renseignements de sabotages participèrent à la Libération de Sevrans. Les pertes, face aux Allemands furent de dix morts et onze blessés.



Un char américain dans Sevrans

collection SHVS

Un char américain à Sevrans

Sur cette photo prise à la Libération de Sevrans, Jacqueline a reconnu son voisin Robert en chemise sombre. Il est entouré de compagnons résistants qui s'apprentent à suivre les chars américains qui doivent in-

tervenir contre les troupes allemandes repliées du côté de l'hôpital. Robert HUG était caporal de la 1^{ère} section avec les frères DENANCE de la C^{ie} Robespierre.

Corsetière pendant sa jeunesse, ma mère travaillait quelquefois comme couturière à domicile mais elle aspirait à exercer un travail régulier et mieux payé. Monsieur Eugène HUG favorisa son entrée vers 1947 aux Freins dans son atelier dont il était le chef. Elle dut s'adapter au travail d'équipe féminin, travaillant de 5 h à 13 h et pour l'équipe du soir de 14 h 30 à 22 h 30 par semaine alternée.



collection J. MORTUREUX

Westinghouse – Equipe de l'atelier des « redresseurs »

Lorsque le temps le permettait elle s'y rendait à pied en traversant le canal sur les portes de l'écluse avec un garde corps d'un seul côté, sinon le parcours s'allongeait de dix minutes avec un détour par le pont de la gare. Il fallait bien compter trois quarts d'heure. Mais un matin, jour de grand brouillard, sans repère, elle ne parvenait pas à atteindre la place du marché, tournant en rond sur la place des écoles.



Collection J.M.

Madame GRELLIER

C'est sans doute un peu avant que nous avons connu Madame Pauline GRELLIER. Elle habitait au 116 rue Michelet une maisonnette en rez-de-chaussée avec un petit jardin cultivé en légumes et beaucoup de fleurs qu'elle appréciait. C'était une parisienne née en 1872. Elle était déclarée

comme femme de ménage sur le recensement. Etait-elle veuve ou divorcée ? Nous ne l'avons jamais su. Suivant les disponibilités

de ma mère, elle devait parfois nous préparer à manger à ma sœur et moi et aussi effectuer une ou deux heures de repassage.

Elle venait aussi nourrir nos chats sur le trottoir, devant chez nous lorsque nous nous absentions plusieurs jours. Bref, elle disparut discrètement, comme elle vécut et à ma grande confusion, pris par la vie active, je n'ai pas été prévenu, n'étant pas voisins.

Avec ma sœur, nous nous souvenons qu'elle nous avait annoncé, amusée et fière, que le maire André TOUTAIN lui avait promis que pour son centenaire il lui offrirait un baptême de l'air. Nullement effrayée on avait l'impression qu'elle était impatiente d'y être. Sans doute n'en n'était elle pas loin lorsqu'elle disparut.

Jacqueline CORBERAND ajoute une anecdote concernant la Libération de Sevrans. Au moment de l'offensive américaine avec la participation des résistants sevransais dans la plaine des Beaudottes, les militaires américains ont demandé à la famille de déménager de leur pavillon. Motif installation d'une mitrailleuse dans leur salle de bain. Heureusement cette grande famille avait la ressource de se faire héberger chez l'oncle Jean, rue des violettes.

Alors sans se faire prier la famille se repliait sur l'arrière, y compris le grand père paralysé que l'on installa sur une brouette. Parions qu'il ne protesta pas, car la formule « à la guerre comme à la guerre » était tellement rabâchée...

Jacqueline était en mission avec la Croix-Rouge dans un poste installé dans le service médical tenu par les sœurs dans la Maison de repos des Gardiens de la Paix.

Trois vies abrégées

Il est difficile d'admettre qu'un enfant, un adolescent, soit foudroyé alors qu'il débutait juste son premier envol. Ce fait, qui semble contre nature, laisse des traces. Trois cas d'enfants du quartier resteront gravés en ma mémoire et mon cœur.

Raymond : Monsieur Robert BENJACAR est né à Constantinople (Istanbul) en 1899.

qualifié de turc sur le recensement de 1931, il a épousé Yvonne DEROUALLE née à Vincennes. Les trois enfants sont nés à Paris : Fany est née en 1922, Robert en 1930 et Raymond en 1932.

La famille est logée au 100 rue Michelet. Le père est chauffeur de taxi

Je me suis trouvé dans la même classe avec Raymond. C'était celle de Madame PALETTE. Je figure à droite de mon copain Jean SCHOLTES. Un autre garçon, l'aîné des HOLLEVILLE d'une famille nombreuse de la rue Michelet.

Mais lors de la Libération :

Le dimanche 27 août 1944, la libération de Sevrans commence et les premiers obus allemands éclatent sur la place du marché vers 15 h 30 et font trois victimes civiles. 17 h 30 : deux chars américains stationnés route d'Aulnay se mettent en marche dans la plaine en direction de l'hôpital transformé en caserne par les allemands. Ceux-ci ont installé un canon anti-char dans un étage bas de l'hôpital. Les deux blindés sont neutralisés, des soldats américains sont tués.

Raymond qui vient peut être de la place des Ecoles, emprunte la rue Michelet pour regagner sa maison au n° 100. sans doute un obus

ou des éclats viennent de tomber sur le quartier. Selon des habitants de l'époque, une vieille femme aurait interpellé Raymond en sortant de chez elle : « Rentre chez nous ! » c'est alors qu'un éclat d'obus aurait décapité Raymond et sectionné

le bras de la femme. L'acte de décès indique que Raymond est décédé au n° 89 de la rue Michelet. Il n'eut pas le temps d'atteindre le n° 100. Il était 18 h 30.



Collection J. M.
Raymond BENJACAR





5 enfants du quartier figurent sur cette photo. Nous avons identifié :

- 1 - Jean SCHOLTES
rue A. Thierry
- 2 - Jacques Mortureux
rue A. Thierry
- 3 - Michel Cagnon
rue A. Thierry
- 4 - Raymond Benjacar
rue Michelet
- 5 - Jacques Holleville
rue Michelet

Collection SHVS

René : il était l'aîné des trois enfants, deux garçons, une fille de la famille ANTOINE qui résidait 12 rue Michelet. Le père était employé à la SNCF.

J'ai connu René pour l'avoir côtoyé dans la cour de l'école, mais un peu plus âgé que moi, nous ne nous fréquentions pas. Je me souviens très bien de son physique : grand, bien proportionné, blond, toujours impeccablement peigné, la raie rectiligne sur le côté et les yeux bleus. Un beau garçon qui faisait certainement la fierté de ses parents. Il souriait à la vie et toutes les espérances lui étaient permises.

En 1949, René avait quitté l'école de Sevran et peut être étudiait il dans un lycée parisien. Le 2 février 1949, il prit le train en fin d'après midi en direction de Paris : fils de cheminot, il devait voyager en 1^{ère} classe.

Un accident exceptionnel eut lieu à la hauteur du pont du Bourget : déraillement d'un premier train, projeté contre une pile du pont, affaissement d'un tronçon du tablier et par suite télescopage de deux autres rames. A

l'heure d'affluence de rentrée des travailleurs le bilan des victimes aurait pu être très lourd.

Comme le dit le langage populaire : « par miracle, il n'y eut qu'une seule victime ». Les radios, la presse, les actualités cinématographiques diffusèrent largement l'événement. Mais pour les parents «le miracle» n'avait pas épargné leur fils René.

Marie-Jeanne : Deux années plus jeune que moi, elle vivait avec sa mère et son frère aîné dans un pavillon, au n° 92 de la rue Augustin Thierry. Sa mère travaillait aux Freins Westinghouse et je crois dans le même atelier que celui de ma mère. Elle prenait le même chemin et il paraît qu'elle fit une chute dans le canal en passant l'écluse de nuit. Elle s'en sortit, des personnes du café de l'Ecluse avaient entendus ses appels de détresse.

Parfois je croisais Marie-Jeanne et sans doute ne lui ai-je jamais adressé la parole. Nous échangeons un petit sourire discret comme les adolescents timides pouvaient le faire. Pourtant Marie-Jeanne était mignonne : les cheveux châains clairs encadrant un joli visage aux yeux clairs mais souvent empreint de morosité. Comme moi, elle prenait le train et je l'apercevais sur le quai. Elle devait se rendre dans une école professionnelle et moi dans un lycée proche de la gare du Nord. Un soir en rentrant ma mère m'annonça un peu brutalement : « Tu connais Marie-Jeanne..., et bien elle s'est suicidée ! ».

Mais pourquoi ? Et elle compléta sa phrase. « elle s'est jetée du train ». En ce temps là, la fin des années 40, dans mon entourage, le suicide n'était pas un sujet fréquent. J'étais révolté, scandalisé, imaginant le corps brisé, le joli visage fracassé contre un poteau métallique. Quel gâchis ! Ma mère m'expliqua que c'était à cause d'un chagrin d'amour. C'est à ce moment que je



4. - SEVRAN (S.-et.-O.) - Rue Michelet.

Collection Bibliothèque Municipale Sevran
La rue Michelet vers 1930. La famille ANTOINE occupait le 2^{ème} pavillon

commençais à penser que l'amour était un sentiment vraiment sérieux.

Rue Edgar Quinet

Céline DRUON est née dans le Pas-de-Calais à HERSIN-COUPIGNY le 29 décembre 1899.

Devenue parisienne, son chemin va croiser celui d'un personnage qui va devenir important pour notre ville. Il était arrivé en France en 1908 et embauché très vite au siège de la Société KODAK. Il s'agissait de Monsieur JELLINEK, ingénieur autrichien diplômé de l'Institut de photo de Vienne.

En 1913 le siège social de KODAK est installé ainsi qu'un laboratoire dans un ancien hôtel particulier de l'avenue Montaigne à Paris et Mon-

sieur JELLINEK en devient directeur. Du personnel fut embauché au laboratoire quelques années plus tard, Céline faisait partie des ouvrières. L'effectif atteignait 100 personnes y compris l'encadrement. C'est là que Céline DRUON apprit son métier sous l'autorité de M. JELLINEK.

Lorsque les ateliers de Sevran furent achevés, c'est Monsieur JELLINEK qui fut nommé directeur. Céline DRUON faisait partie de la trentaine de personnes venues du siège et fut promue contremaîtresse du service tirage. Elle fit connaissance d'un ouvrier maçon employé chez KODAK et devint ainsi Madame SCHNEIDER. En 1935, le couple est installé au 7 rue Edgar Quinet.



En 1938, équipe
du matin
On reconnaît
Madame
SCHNEIDER (1)
Simone DUVAL (2)

Collection SHVS

Il paraît que le directeur avait une grande confiance en sa contremaîtresse qui entretenait ainsi une autorité que nul ne songeait à lui disputer. Toutes les ouvrières reconnaissaient qu'elle était très rigoureuse. Elle exigeait la ponctualité, avait horreur des commérages. Mais toutes les femmes interrogées sont unanimes : « elle avait ses têtes » ce qui laissait entendre une certaine injustice.

Mais si dès le départ la débutante plaisait, alors son avenir était assuré.

Madame SCHNEIDER a dû acheter le pavillon du n°7 de la rue Edgar Quinet dans les années 30.

Jacqueline CORBERAND se souvient qu'une coiffeuse au rez-de-chaussée de ce pavillon lui avait fait sa première permanente. C'était une dame espagnole qui avait loué une partie du pavillon à

Madame SCHNEIDER. Quelques années plus tard, Jacqueline, par l'intermédiaire de son oncle Pierre, copain du fils SCHNEIDER, eut recours à Madame SCHNEIDER afin d'obtenir son parrainage pour entrer au service comptabilité de KODAK. Elle y fit toute sa carrière.

Il y a une dizaine d'années, nous avons interrogé Simone DUVAL. Agée de 14 ans, ayant décroché le certificat d'études, elle fut embauchée pour classer des pochettes de photos. Après six mois de travail, Madame SCHNEIDER lui dit : « toi tu n'as pas l'air trop bête, je vais te former cet hiver (la morte saison) pour aller au tirage » c'est ainsi que Simone commence une longue carrière de tireuse. Puis elle suit l'évolution des techniques et devient à son tour contremaîtresse en 1970.

Dix ans après c'est à son tour de partir en retraite. Avec philosophie elle se retourne sur les 45 années passées chez KODAK. « ce n'était pas un travail bien compliqué, mais j'aimais bien être à ma tireuse. J'ai passé de bonnes années, j'étais jeune, on peut dire que j'ai rigolé ». Convaincue d'avoir fait le bon choix, Madame SCHNEIDER l'a laissée s'épanouir et devait même être fière de son élève lorsqu'elle apprit sa nomination à la maîtrise. Madame SCHNEIDER disparut le 1^{er} mai 1973. Elle avait quitté le quartier et son domicile était situé au 32 avenue de Livry à Sevran dans une maison achetée à Monsieur PORNET, chef du personnel chez KODAK.

Jacqueline CORBERAND indique que Monsieur PATRAS qui fut directeur de KODAK après la direction de Monsieur JELLINEK habita le pavillon face à la rue Henri-Martin juste à la fourche des deux rues. D'autre part elle se souvient, étant enfant avoir fait des achats aux *Economats Parisiens*. C'était une petite épicerie créée au début du lotissement au n°24 rue Edgar-Quinet. Le petit magasin était construit devant le pavillon. Mais la famille CORBERAND avait un budget serré et ce magasin au cœur du quartier était plus cher que chez Julien DAMOY.

Rue Henri-Martin

Le coiffeur : le couple AUBRY était logé au n°10 de la rue. Lui, Alfred, était coiffeur. Ils occupaient un petit pavillon sans étage. Un petit perron de trois marches donnait directement accès au salon de coiffure : pièce étroite mais sombre, car une petite vitrine et la porte seules donnaient un éclairage naturel.

Nous avons connu le couple chez des amis, Monsieur et Madame BEAUFORT habitant rue des Marais. En ces temps difficiles de l'Occupation, les restrictions ne permettaient pas que l'on s'invite à déjeuner. Pourtant, nous pouvions parfois nous réunir pour un modeste goûter avec un gâteau confectionné maison suivant de précieuses recettes simples et surtout économiques, accompagné de quelques tasses d'orge grillé, substitut du café.

Les époux AUBRY parlaient entre eux une langue que je pensais être le russe ; mais d'où venaient-ils en portant un nom français ? A Sevran même, il existait des AUBRY sans lien

familial, à ma connaissance avec le coiffeur. Il tenait quelquefois avec sa femme de mystérieux conciliabules à voix basses tels des conspirateurs de cinéma. Curieux personnages pour le rôle que mon imagination enfantine leur attribuait. Lui, petit homme sec et fragile paraissait avoir souffert des restrictions alimentaires, au contraire de son épouse grande et corpulente fréquemment coiffée d'un béret et portant des lunettes sombres.

J'ai très peu fréquenté le salon de Monsieur AUBRY, d'ailleurs sa clientèle était rare à cette époque car lorsqu'on était installé dans le fauteuil, il fallait s'habituer au léger tremblement de sa tête, mais parfois aussi de celui du bras droit. Si bien que lorsqu'un de mes oncles que j'avais envoyé chez AUBRY fut de retour, il me confia avoir eu des sueurs froides, surtout lorsque le coiffeur entreprit de lui tailler la moustache.

C'est un peu par hasard que je découvris le lieu de naissance du coiffeur. Il était né à VILNO - Pologne - en 1878 ainsi que sa femme Léontine en 1882. Or, de nos jours, Vilno n'existe plus et est remplacé par Vilnius, capitale de la Lituanie. Le grand duché de Lituanie apparaît au 13^{ème} siècle tour à tour annexé par la Pologne, la Russie et aussi l'Allemagne. En 1878, à la naissance d'Alfred AUBRY, la Pologne était rayée de la carte, démembrée par ses voisins et la Lituanie subissait une russification très forte avec l'interdiction de parler polonais. Il faudra attendre 1991 pour que ce petit pays constamment déchiré trouve enfin une indépendance reconnue par l'ensemble des nations.

L'acte de décès d'Alfred est établi au 18 février 1948 à Montfermeil, probablement à l'hôpital. Son épouse avait pour nom Léontine THORWIRTH. Il était le fils de Charles Victor AUBRY et de Mathilde PAENHAENSER.

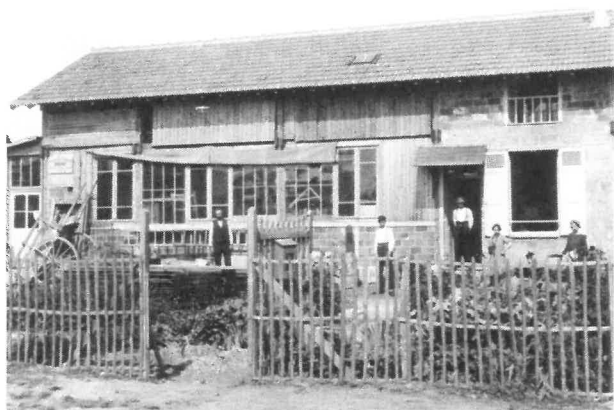
Une question reste sans réponse. A quelle époque Monsieur AUBRY a-t-il abandonné son pays, car en juillet 1920 le traité de Moscou reconnaît temporairement l'indépendance de la Lituanie. Mais en 1922, la Pologne annexe la capitale Vilnius.

A partir de 1924, Monsieur AUBRY était en mesure d'acquiescer sa petite maison.

La menuiserie (angle rue Henri Martin, rue Michelet)

Le père fondateur, Marcelin BRUNET est né en 1878 à COUZEUX. Il édifia son atelier et sa maison sur un terrain de 470 m². Sa femme Catherine est née en 1887.

La photo est datée de 1925 et la construction est très récente.



Collection J. MORTUREUX

La famille et la menuiserie BRUNET

A gauche, Marcelin, les deux fils Georges, né en 1907, Albert en 1909 (ou bien l'inverse), Marcelle née en 1912, et la mère.

Marcelle épousera un des deux frères MEGAZZINI qui créa un garage de mécanique auto. L'autre frère MEGAZZINI était propriétaire d'un magasin d'épicerie et de produits italiens dénommé SAN-REMO, au début de l'avenue de Livry.

Les parents BRUNET firent construire une maison au n° 9 pour s'y installer après avoir laissé la menuiserie à Albert.

Au n° 1 se trouvait le garage de Marcelle et son époux MEGAZZINI. Celle-ci disparut vers l'année 2005.

La menuiserie cessa son activité autour de 1965.

A l'angle opposé au garage, une épicerie *Comptoirs Français* était tenue par le couple JUILLET. (sans rapport avec la boulangerie des Primevères disparue). Leur fille prit le relais après guerre.

La rue Henri-Martin peut s'honorer d'avoir compté une célébrité sportive parmi ses habitants. Il se nomme Fabio BETTINI et vécut son enfance dans le quartier des Primevères. Jeune homme il fréquenta le club de boxe sevranaise.

Son premier professeur Pierre GOUSSOT et le secrétaire de Mairie DUPRE ont cru très tôt en

l'avenir de ce jeune espoir qui devint champion de France des poids moyens en 1972. Le 5 février, le Maire et le conseil municipal remettaient au champion la médaille d'honneur de la ville

Il rencontra les plus grands champions mondiaux et même Ray « Sugar » ROBINSON, il fut le seul boxeur français à faire match-nul contre le champion noir américain.

Mais il dut s'incliner lors de sa rencontre avec BOUTIER.

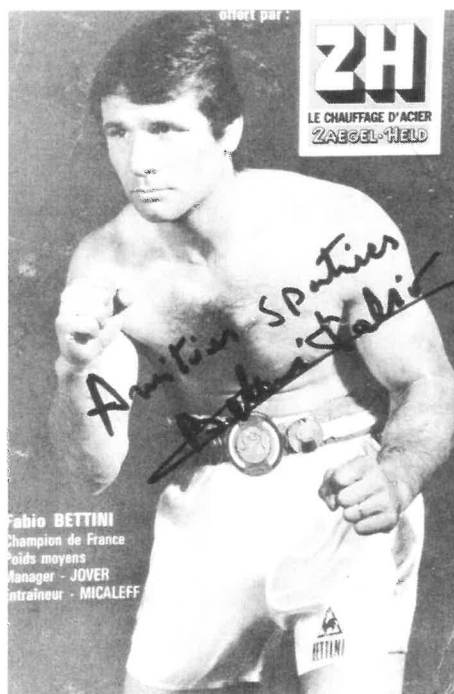
Fabio BETTINI avait créé une petite entreprise



Collection J. MORTUREUX

Entraînement au club de boxe de Sevrans

de plomberie et occupait le n° 9 de la rue Henri-Martin, maison précédemment occupée par le couple du menuisier Marcelin BRUNET



Collection SHVS

Fabio BETTINI en 1972

UNE HISTOIRE DE CLÔTURES

Par Christiane RANOUIL

Après la construction de leur pavillon, les habitants des lotissements éprouvent l'envie de se clore pour mieux se sentir « chez soi ».

Fin du 19^{ème}, début 20^{ème} siècle, les lotissements sont pratiquement terminés et les parcelles vendues : les pionniers s'étant tout d'abord transformés en « jardiniers du dimanche » construisirent une maisonnette en planches pour venir partager en famille les joies de la campagne. Ils étaient nombreux les fins de semaine (l'on ne disait pas alors *week-end*) à débarquer du train qui venait de Paris.

L'on raconte même que certains laissaient leurs sabots aux alentours de la gare, les chaussant en arrivant pour accéder à leur parcelle et les remettant dans leur cachette en repartant, tellement les rues nouvellement créées étaient encore boueuses. Mais au fil des ans tout se met en place : petit à petit les touchantes maisons de bois feront place à de coquets pavillons, certains modestes, d'autres plus imposants, en meulière. Mais tous éprouvent le besoin de se clore, il faut se sentir bien chez soi.

C'est ainsi que de nombreux types de clôtures verront le jour : les cahiers des charges ne sont pas très stricts sur ce point là et chacun peut laisser libre cours à son imagination, en tenant toutefois compte du contenu de son porte-monnaie.

Tout particulièrement il semble que les clôtures en ciment bénéficient de la mode.

Cette photo prise à la foire de Paris, vers 1936, en est la preuve :



A Sevrans tout comme dans les communes des alentours plusieurs entreprises voient le jour.

Nous allons nous pencher vers l'une d'elles, l'entreprise « MACÉA » tenue par Messieurs Marcel LANOIZELEZ et Monsieur GADEAUD, route d'Aulnay à Sevrans, dans laquelle furent fabriquées, aux environs de l'année 1925 jusqu'aux années 1965 bon nombre de clôtures sevranaises. Le chantier était installé sur un grand terrain, actuellement boulevard Lucien-Gelot, la maison ANNET tout près fournissait le ciment.

En août 1944, lors du passage des chars américains dans le quartier, le chantier fut totalement démoli, et tout fut écrasé, mais la société reprit vite son essor.

Feuilletons le catalogue « Tarif Foire de Paris 36 » :



De vieilles photos jaunies sont restées entre les pages, non moins jaunies, de ce catalogue. Nous pouvons donc comparer le travail achevé avec certains modèles. Ces photos ne comportent pas de légende. S'agit-il uniquement de clôtures sevranaises ? Il est probable, bien que nous ne puissions l'affirmer, car l'entreprise « MACÉA » présente à la foire de Paris devait certainement rayonner dans la région.

Voici donc quelques modèles extraits du catalogue de 1936 (modèles peut-être créés bien antérieurement, la société rappelle qu'elle existait depuis 1925) et parallèlement leur réalisation à travers les photos.

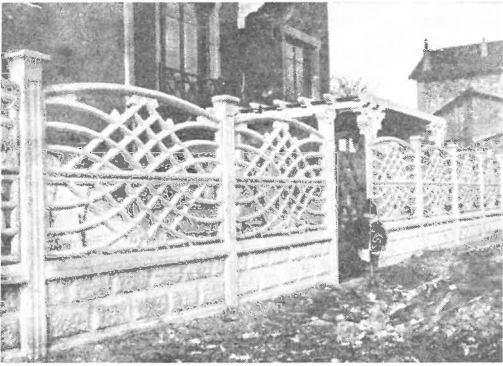


Photo du catalogue : modèle n° 1

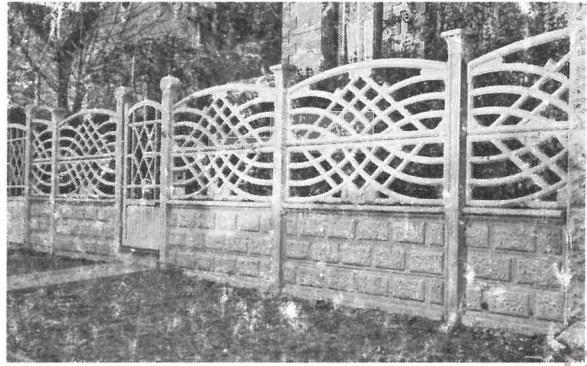


Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 1



Photo du catalogue : modèle n° 2



Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 2

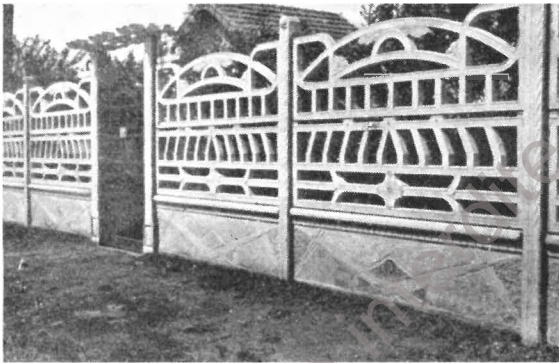


Photo du catalogue : modèle n° 4

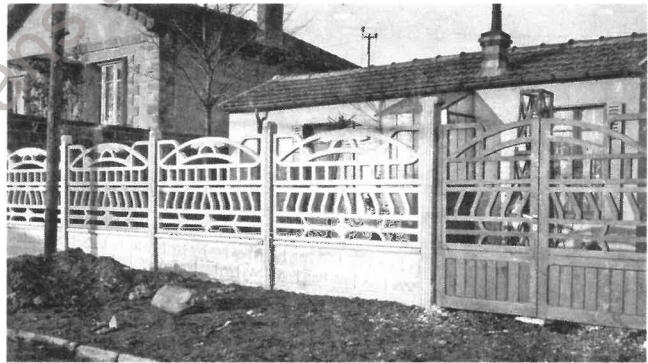


Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 4



Photo du catalogue : modèle n° 6



Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 6

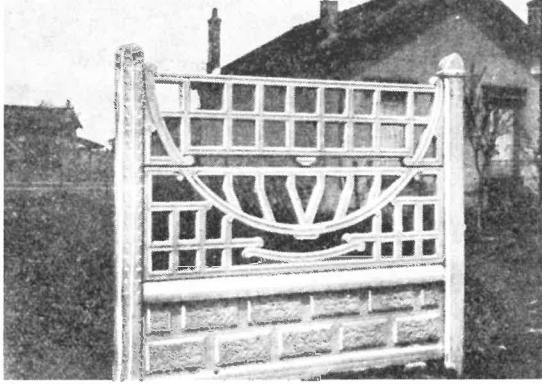


Photo du catalogue : modèle n° 7

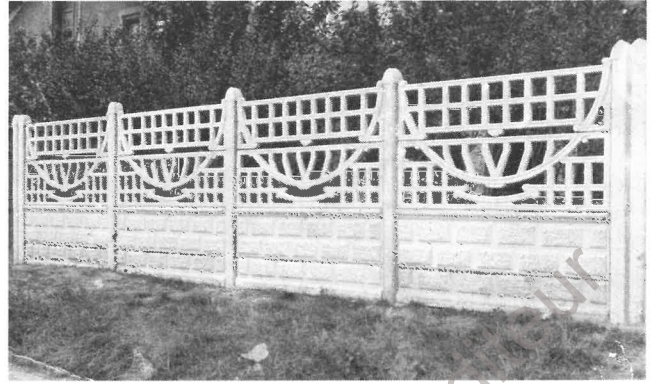


Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 7
« clôture création Lanoizelet, route d'Aulnay »

L'année suivante, les tarifs augmentent :



Nouvelle foire, nouveau catalogue, nouveaux modèles et aussi ... nouveau tarif.

Le prix des portes notamment passe : celle de un mètre, de 275 à 300 frs, de 2 mètres de 550 à 650 frs et celle de 2,25 mètres, de 600 à 700 frs. et tout le reste est à l'avenant.

En 1939, pour référence, le prix d'une porte d'un mètre passe à 375 francs, celle de deux mètres à 750 francs et la plus grande à 775 francs, pose comprise.

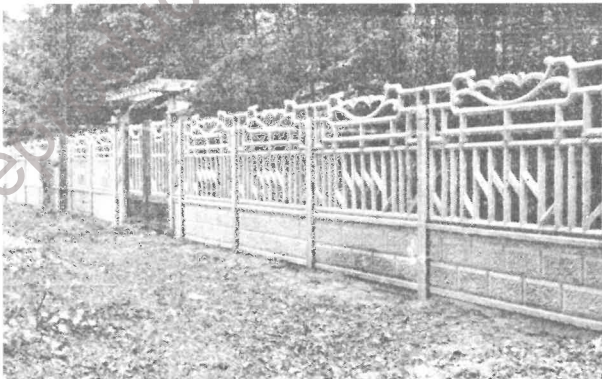


Photo du catalogue : modèle n° 8

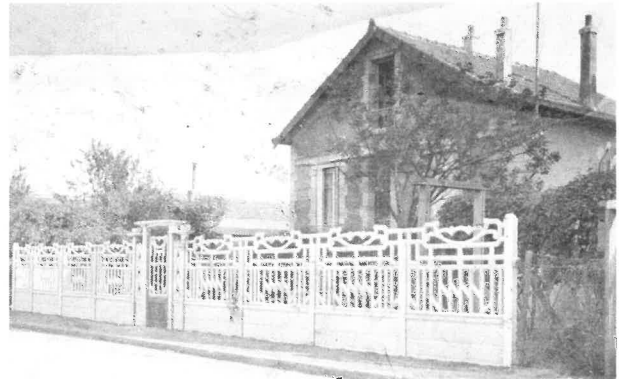
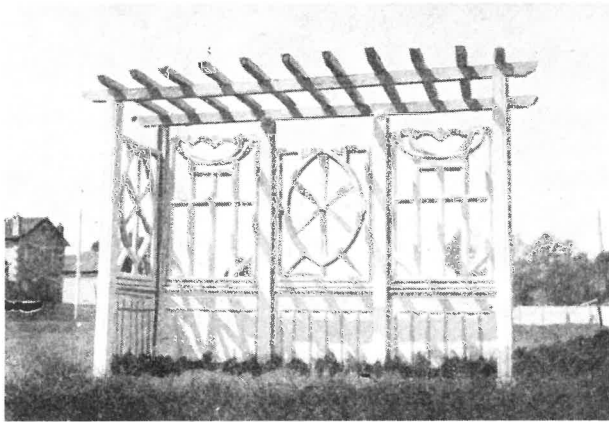


Photo d'une réalisation correspondant au modèle n° 8

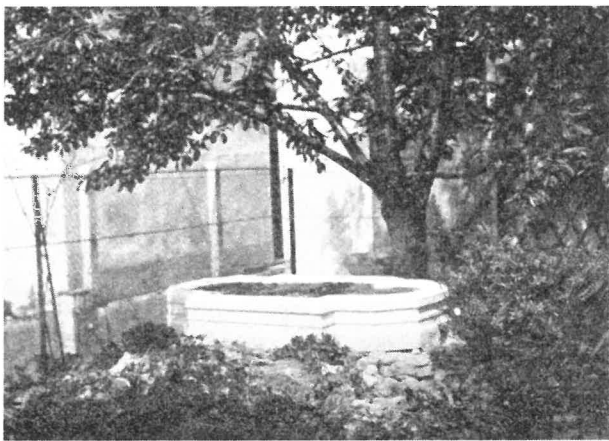
Mais « MACÉA » ce n'est pas seulement une histoire de clôtures. L'on trouve également des

travaux divers : balustrades, galerie pour terrasses, lambris décoratifs contre l'humidité des

murs pour intérieur, dalles pour allées de jardin et cours, panneaux de ciment et poteaux pour garages :



Pergolas — Photo extraite du catalogue



Corbeilles — Photo extraite du catalogue



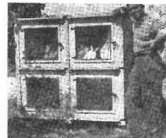
Vasques — Photo extraite du catalogue

Et ce n'est pas tout. Nos sevranaïses étaient jardiniers et l'arrivée de la dernière guerre ne fit qu'accroître le sens de l'économie et de la débrouillardise dont la plupart avait dû déjà faire preuve en se lançant dans l'aventure de la construction, et bien entendu l'on avait aussi un poulailler que l'on avait bâti soit même au fond du jardin, de manière artisanale, un bout de grillage par ci, une tôle récupérée par là.

Pour les poules c'était donc facile, mais il y avait aussi les Jeannot lapins, et les lapins c'est plus difficile. Les cages en bois doivent être remplacées souvent, et avec la disette l'élevage avait tendance à se développer, alors : « MACEA » était encore là, et l'on avait même le mode d'emploi.

MOULAGES ARTISTIQUES DES CIMENTS
ECONOMIQUES ARMÉS
= MACEA =

LANOIZELEZ & GADEAUD
ROUTE D'AULNAY, SEVRAN
(S.-M.)



CLAPIERS
DEMONTABLES - EXTENSIBLES

Panneau en ciment armé, cases de 0.60x0.65
0.80 profondeur, porte fer grillagée
Pente vers l'arrière avec gorge d'écoulement
La case ISO francs

MONTAGE

Le montage peut être fait par n'importe quelle personne, pose instantanée, n'importe où.

POSE

- 1° Poser les deux sabots à distance de l'écartement des languettes du plancher.
- 2° Poser le plancher sur les sabots.
- 3° Poser un côté fond et panneau porte.
- 4° Poser le deuxième côté.
- 5° Fermer le tout par le panneau de plancher qui forme plafond.

Le nombre de cases est illimité tant en hauteur qu'en longueur.

Un petit mot sur les entrepreneurs qui créèrent cette société MACEA, et qui grâce à leur talent créatif réussirent à mettre dans nos rues nouvelles une touche de fantaisie au gré de leur inspiration.

Monsieur Marcel LANOIZELET, sevranaïse, staffeur de métier, devenu donc architecte et entrepreneur en clôture, a marqué en son temps la vie Sevranaïse.

Né dans la Nièvre en 1897 il vécut ensuite à Sevrans, où il habitait, rue d'Aulnay, n° 61 et participa activement à la vie de sa commune.



Au Pont-Blanc, un jour de fête

Nous le trouvons ici, un jour de fête, dans les années 1932-1933, alors qu'il était président de la Commune Libre du Pont-Blanc. (troisième en bas, à droite, en haut de forme).



Carte de la défense passive de Monsieur LANOIZELET

Et cette carte de service de la Défense Passive de la Ville de Sevrans nous le montre également sous un jour plus grave. Pendant la dernière guerre mondiale, Monsieur LANOIZELET fut en effet responsable de la défense passive dans le quartier des Primevères, rue du Travail. Il était chef du secteur n°1 comportant six îlots protégeant 1431 habitants.

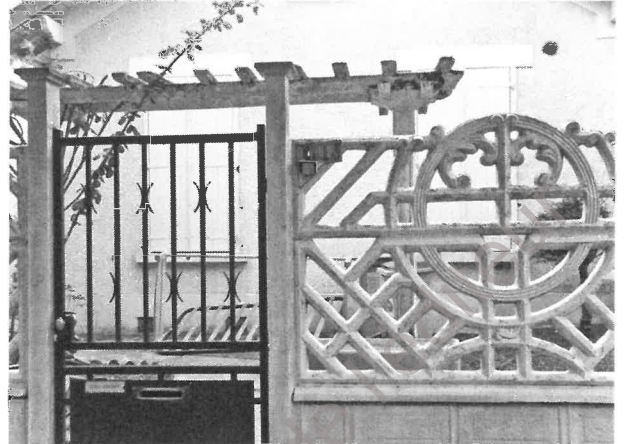


Monsieur GADEAU
Collection RANOUIL

Quant à Monsieur GADEAUD, maçon, il avait quitté sa Dordogne natale pour s'installer à Sevrans. Avec son épouse, ils habitaient aussi rue d'Aulnay. Les LANOIZELET et les GADEAUD étaient donc voisins et c'est peut-être ainsi qu'ils eurent l'idée d'associer leurs talents. Les GADEAUD connurent une terrible épreuve : pendant la dernière guerre, leur fille unique fut victime d'un accident mortel à la poudrerie. Cependant ils continuèrent la vie avec courage, et le foyer des Glycines garde encore le souvenir de la bonne humeur communicative de Mme GADEAUD qui y finit ses jours à un âge avancé.

Et dans notre Sevrans d'aujourd'hui que reste-t-il de ces jolies clôtures ? Une promenade dans notre zone pavillonnaire nous a appris bien des choses. Et oui ! Nous avons retrouvé des modèles, les uns pimpants à l'angle d'une rue, modestes entre deux élégantes clôtures en fer forgé, ou encore plus touchant, à la limite d'Aulnay et du quartier Rougemont le joli modèle n° 2 du catalogue de la foire de Paris 1936, gardant une petite maison aux volets

clos, avec, comme dernier souvenir des habitants qui sans doute en avaient fait le choix il y a bien longtemps, le porche sur lequel se penche encore une rose.



Entre Aulnay et Rougemont, le modèle n°2

Dans ce même quartier, beaucoup de clôtures en ciment portent la touche « MACÉA » : cette vasque semble bien de la même provenance.



A Aulnay, une vasque

Ici, rue des Primevères, la clôture a été refaite mais les nouveaux habitants ont tenu à conserver leur pergola.



Pergola « MACÉA », rue des Primevères

Rue Edouard-Vaillant, c'est toute une clôture qui a été conservée, toujours le modèle n° 2 du catalogue :



Rue Edouard-Vaillant

Et que dire de celle-ci, rue Henri-Barbusse, splendide, modèle n° 4 du catalogue :



Rue Henri Barbusse

Des clôtures en ciment, l'on en trouve encore beaucoup dans nos rues sevranaises. Nous n'avons pas retrouvé tous les modèles des catalogues en notre possession, mais nous n'avons que ceux des années 1936 et 1939 et la société « MACÉA » ayant exercé jusque dans les années 1965 de nouvelles créations ont certainement vu le jour et bon nombre de clôtures existantes portent certainement sa signature. Toutes plus fantaisistes et jolies les unes que les autres, la place manque ici pour les montrer, aussi nous vous proposons, amis lecteurs, une flânerie dans Sevrans, et vous prenant au jeu, allez les découvrir vous même, elles sont si jolies et portent toutes un parfum d'antan. ■

Sources :

Sauf indication contraire,

- les photos récentes sont de Christiane RANOUIL et Lucette BOUDIN.

- les catalogues et photos anciennes appartiennent à la collection SHVS et proviennent du don de M. Marc GUENARD.



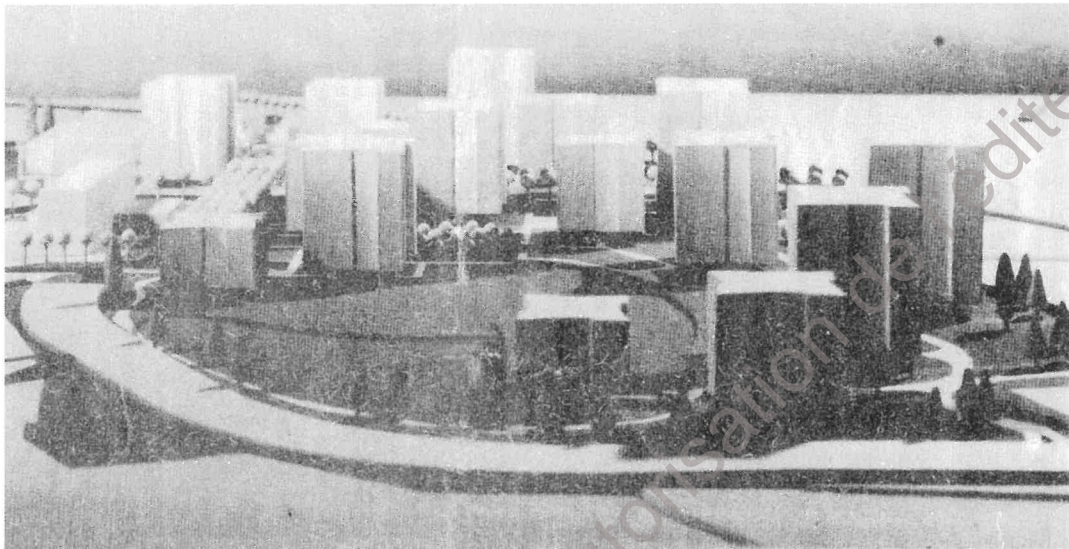
extrait d'une carte postale collection SHVS

*Dans le « bas de la rue Augustin-Thierry »,
tout le monde n'a pas encore fait poser sa clôture « MACÉA »*

LA CITÉ JEAN PERRIN

Par Gilles BOUDIN

Cette cité de 598 logements a accueilli ses premiers occupants en 1970 et 1971. C'était alors une coopérative de HLM.



Publicité Notre Cottage, collection GLB

Maquette de présentation de la cité, photo extraite d'une publicité Notre Cottage de 1970

Notre Cottage

La cité Jean Perrin a été réalisée par la coopérative *Notre Cottage*. Elle était une initiative de KODAK et construisait des logements dans des lieux relativement proches de ses usines. Avant Perrin, des cités *Notre Cottage* avaient vu le jour à Nogent-sur-Marne et à Villiers sur Marne pour l'usine de Vincennes, ainsi qu'à Noisy-le-Grand.



Carte postale collection SHVS

L'usine Kodak

Le fondateur de *Notre Cottage* est Edmond DUNANT et le président au début de Perrin, Max GINDRE, cadres de KODAK.

A Sevrans, il y avait déjà les pavillons *Notre Cottage* de l'avenue de-Lattre-de-Tassigny et

des allées Robert-Bouillon, Joseph-Proud'hon, Henri-Cabiac, Louis-Franchi, Henri-Mouly, Henri-Sellier, Clément-Lair, Raymond-Couard.

Il faut se souvenir qu'à l'époque, l'activité de KODAK était florissante et que l'usine sevranaise était mondialement connue pour le développement des diapositives.

La coopérative logeait également des personnes autres que les salariés de KODAK.

Il y avait une autre cité coopérative à Sevrans, les immeubles communément appelés *les briques rouges*, chemin de Savigny, réalisée par TERRE et FAMILLE.

Qu'est ce qu'une coopérative de HLM ?

Elle fonctionne comme les autres coopératives.

Les futurs résidents achètent une part de la coopérative et en deviennent membres. Ils participent aux assemblées générales, décident de l'action de la coopérative et élisent les dirigeants. Le prix d'une part était de l'ordre de 10 000 francs en 1970.

La possibilité pour un associé d'avoir une influence sur les décisions se réduit d'autant plus que la coopérative est importante et gère des

centaines, voire des milliers de logements, mais les associés avaient des informations sur le fonctionnement.

SEVRAN

598 LOGEMENTS
en location coopérative



collection GLB

Publicité pour la location de logements

A cette époque, l'accès à un appartement neuf était un progrès pour beaucoup, qui venaient de logements petits, mal équipés. Ils y trouvaient une plus grande superficie et surtout le confort : chauffage central, salle de bains, WC...

Pour faciliter la transition, *Notre Cottage* organisait une réunion des habitants avant leur emménagement. Il leur était expliqué le fonctionnement de la coopérative, la vie en grand immeuble, la bonne utilisation des équipements collectifs : ascenseur, eau chaude, chauffage... C'était aussi l'occasion pour chacun de connaître ses futurs voisins.

La construction

La cité comporte 596 logements, du F2 au F5 et 2 loges de gardiens, répartis dans 16 tours : 3 de 4 étages, 5 de 9 étages : 5 de 10 étages et 3 de 12 étages.

Le périmètre du terrain de Perrin comprenait aussi l'emplacement de la Poste, du Centre d'Animation Et de Loisirs (CAEL) et du gymnase Lemarchand.

Les travaux de construction ont commencé en 1968, le permis de construire ayant été délivré le 6 mars 1968. La déclaration d'achèvement est datée du 15 octobre 1971.



Publicité Notre Cottage, collection GLB

Maquette d'une tour de 12 étages, extrait d'une publicité de 1970

La cité faisait partie de la ZUP Rougemont-Perrin avec une chaufferie collective située avenue Jean-Moulin. Le terrain appartenait pour l'essentiel à la ferme ROLLAND (ferme de la Fossée) située en face de la cité. Il a été acheté en 1961 par la *Société d'Aménagement Économique et Social* (SAES) à Lucie Sophie Louise HAMELIN veuve ROLLAND, et ses deux fils. Elle était la fille de Ernest Louis Narcisse HAMELIN, fermier de la Fossée, conseiller municipal. Ce dernier était le petit fils de Jean Louis Narcisse aussi fermier de la Fossée, maire de Sevrans de 1845 à 1871, lui-même fils de Pierre Narcisse HAMELIN maire de Sevrans de 1798 à 1806²

Une petite partie du terrain a été achetée à la SNCF. C'était dans les terrains expropriés en 1912 par la Compagnie du Nord pour la construction de la ligne d'Aulnay-Sous-Bois à Rivecourt qui n'a pas été réalisée³.

La nature du sol, avec d'importantes poches d'eau dans l'argile, a nécessité d'importantes

² La famille vivait à Sevrans depuis 1754. Il est rare de trouver une famille à Sevrans pendant deux siècles.

³ Voir Mémoires d'hier et d'aujourd'hui n° 12 octobre 2003 page 23.

fondations, des pieux en béton enfoncés très profond « aussi haut que la tour pour certains », disait-on.

L'arrivée des habitants

Les premiers résidents emménagent en 1970 au 1, allée La Fontaine et 2, 4, 6 et 8, avenue Henri-Dunant : un peu plus tard, 1, place René-Coty, 1 et 3 avenue Henri-Dunant : puis au printemps 1971, 2 et 4, place René-Coty, le début de l'allée Racine : et quelques mois après, en 1971, la fin de l'allée Racine.

L'allée Racine n'était pas viabilisée en 1971, les camions de chantier la parcouraient encore, les habitants déjà installés devaient patauger dans la boue et les flaques d'eau.



Photo Gilles BOUDIN, collection de l'auteur
Flaque d'eau derrière le l'avenue Henri-Dunant

En 1972, la poste principale s'installe dans la cité, ouvre ses portes aux usagers.

La mise en service du central téléphonique permet aux habitants de Perrin d'obtenir rapidement le téléphone⁴.

C'est aussi en 1972 que le CAEL propose ses premières activités culturelles et de loisirs. Il était géré par une association affiliée à la Fédération Léo Lagrange. Maintenant il est devenu *l'Espace François Mauriac* et est géré par la commune.

Notre Cottage a participé financièrement à la construction du CAEL au titre des mètres carrés sociaux⁵ de la cité Perrin.

⁴ Faut-il rappeler qu'alors, le délai pour obtenir le téléphone était de plusieurs mois, voire plus d'un an en zone rurale.

⁵ Les promoteurs devaient construire dans leurs immeubles ou groupes de logements des locaux destinés aux activités, réunions des habitants.



Photo N. ; Collection Patricia Boyard
*Inauguration de l'avenue Henri-Dunant
en présence de la Croix-Rouge.
(H. Dunant est le fondateur de la Croix-Rouge)*

Emménager en même temps dans des logements neufs, se connaître par les réunions avec *Notre Cottage*, avoir à régler les mêmes petits problèmes d'aménagements, avoir pour beaucoup de familles de jeunes enfants scolarisés dont les parents se retrouvent à la porte de l'école, sont autant d'éléments qui ont favorisés une bonne ambiance, des relations cordiales entre résidents. Ceci démentait l'idée, largement répandue, que les voisins s'ignorent, ne se parlent pas.

Sans doute faut-il ajouter à ces facteurs favorables à l'ambiance, la mobilisation des résidents par *l'Association Populaire Familiale (APF)* face à la loi du 16 juillet 1971 qui allait entraîner la disparition de la coopérative, à l'annonce de la création de la ligne RER de Roissy, aux problèmes techniques (radiateurs). Le dynamisme du conseil syndical de copropriété à partir de 1976 y a certainement aussi sa part.

De la coopérative à la copropriété

Une loi du 16 juillet 1971 supprime les coopératives de HLM.

Les habitants ont le choix d'acheter leur logement ou de rester locataires de l'ex coopérative transformée en société immobilière.

Dès la connaissance de cette loi, l'APF de Sevran, devenue en 1978 *Confédération Syndicale du Cadre de Vie*⁶ (CSCV), a entrepris un travail de réflexion en lien avec les APF des autres coopératives d'Ile de France.



collection GLB
Sigle de la CSCV dans les années 1980

⁶ La CSCV est devenue récemment Consommation Logement Cadre de Vie (CLCV).

L'action pour s'opposer à l'application de la loi était vouée à l'échec. L'APF s'est orientée sur un travail d'information des intéressés. Une réunion à la salle des Fêtes en novembre 1971 a rassemblé 142 personnes.

Les APF des divers résidences de *Notre Cottage* et la *Confédération Nationale du Logement* (CNL) se sont impliquées dans l'assemblée générale de la coopérative décidant de sa dissolution pour en assurer la transparence et la clarté des décisions.

La moitié des résidents a décidé d'acheter son appartement. Les autres ont choisi d'être locataires de *Coopérer Pour Habiter* (CPH), société qui avait repris les logements non vendus de *Notre Cottage*.

Les conditions financières de l'acquisition étaient intéressantes. La somme versée pour entrer dans la coopérative ainsi que la part des loyers déjà versés correspondant aux remboursements de l'emprunt venaient en déduction du prix d'achat, qui était modéré par rapport à ceux pratiqués ailleurs. Le taux d'intérêt était inférieur à ceux qui étaient alors couramment pratiqués.

Les habitants devaient faire leur choix avant le 1^{er} juin 1973. Les acheteurs ont signé l'acte notarié dans le courant de 1974 et 1975.

Fin 1975, une assemblée générale mettait en place définitivement la copropriété : un peu moins de 300 copropriétaires occupants et un copropriétaire, CPH, qui louait les 300 autres appartements. Celui-ci avait la majorité des voix, car il y avait un peu plus de locataires dont beaucoup étaient en appartement F5, auxquels étaient donc attachés un plus grand nombre de millièmes de la copropriété.

CPH a été élu syndic de la copropriété. Il avait l'avantage de bien connaître la cité, ce qui était important pour les débuts et pour l'affaire des radiateurs qui avaient éclaté.

Mais la situation « syndic et copropriétaire majoritaire » était ambiguë, même si CPH n'a pas cherché à abuser de son pouvoir.

A l'assemblée générale du 26 juin 1980 il n'a pas demandé sa reconduction. C'est la société *Gestion Immobilière de l'Est Parisien*

(GIEP) qui a été nommé syndic et qui l'est encore.



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB
Allée La Fontaine

L'affaire des radiateurs

Le 7 janvier 1975, 7 radiateurs éclatent au même moment dans diverses tours, au premier et 2^{ème} étage, et aussi 2 radiateurs au CAEL et 2 à la Poste. Tous sont alimentés par la même chaufferie.

L'eau chaude et noirâtre qui se répand dans les appartements, couloirs et escaliers cause d'important dégâts.

L'APF déclenche une action en justice. Il s'agit d'éviter aux résidents de supporter le coût de cet incident et son renouvellement en trouvant les causes pour y remédier.

CPH à son tour, intente une action judiciaire contre les divers intervenants de l'installation et du fonctionnement du chauffage. Le tribunal fait remplacer les radiateurs douteux jusqu'au 6^{ème} étage, CPH doit avancer les fonds.

En 1979, le tribunal rend un jugement défavorable à CPH qui sera annulé en 1980 par la Cour d'appel.

Celle-ci ordonne le remplacement des radiateurs douteux dans les étages supérieurs au 6^{ème}. Elle reconnaît la responsabilité des sociétés, bureaux d'études, architectes ayant participé à l'installation de chauffage. Ils devront payer le remplacement des radiateurs et les autres travaux liés à cette affaire.

L'APF a mobilisé les habitants par des réunions d'information, en faisant du porte à porte pour collecter de l'argent nécessaire aux honoraires de l'avocat, en invitant les personnes ayant eu des dégâts à assister aux audiences au tribunal à Paris.

Ses représentants s'étaient imposés aux réunions d'expertise organisées dans la cité. Les habitants avaient ainsi un moyen de savoir ce qui se décidait.



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB
Avenue Henri-Dunant

De plus cette présence a aussi permis d'éviter l'oubli de la prise en charge des dégâts dans les couloirs et escaliers et d'empêcher la réutilisation, ailleurs, des radiateurs douteux.

Il a fallu une dizaine d'années pour régler l'essentiel de ce dossier.

Les façades

Les murs sont en panneaux de béton préfabriqués de 28cm d'épaisseur. Ils sont revêtus à l'extérieur de micro mosaïque en carreaux carrés de 1cm collés sur des plaques de ciment de quelques centimètres.

Les couleurs de la mosaïque étaient bleue, rose, gris et vert foncé. Quelques années après la construction, des fissures, infiltrations se sont produites surtout sur les murs formant les angles des immeubles. Le syndicat de copropriété a engagé une action en justice pour obtenir des entreprises ayant réalisé la construction des indemnités pour la réparation des dégâts dans le cadre de la garantie décennale⁷, décision de l'assemblée générale du 30 novembre 1976.

Des premiers travaux de réparations sont réalisés, tandis que la procédure judiciaire continue et l'entreprise qui pose ces revêtements de mosaïque est condamnée à effectuer, à ses frais, les réparations.

Plus grave, en février 1987, des morceaux de mosaïque pesant plusieurs dizaines de

kilos se sont détachés et sont tombés, heureusement sans provoquer d'accident.



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB
Chutes des éléments de façade

Une nouvelle procédure est lancée. Il faut notamment prouver qu'il s'agit de la même malfaçon des façades et que la garantie décennale doit s'appliquer, malgré les 17 ans d'âge de la construction. Après le passage en cour d'appel et en cour de cassation, la copropriété obtiendra 2 367 743 francs de dédommagement.

Une autre question apparaît : l'isolation thermique des murs. Conforme aux normes de l'époque au moment de la construction, elle ne l'est plus 20 ans plus tard.

Décision est prise de réaliser un ravalement complet avec isolation thermique.

Les travaux sont votés le 5 octobre 1990, pour un montant total maximum (certains devis pouvant être revus) de 35 636 000 francs (5 432 673 €). Les 2 300 000 francs (350 633 €) de dédommagement seront déduits avant de faire la répartition entre les copropriétaires.

Le coût moyen de l'ordre de 56 000 francs (8 537 €) par appartement.

Les travaux sont réalisés dans le courant des années 1991-1992 donnant à la cité son aspect actuel.

⁷ Le gros œuvre d'un bâtiment est garanti 10 ans.



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB
2 avenue Henri Dunant en 1991

Avec la mairie, la CSCV a fait venir le PACT-ARIM pour voir avec chacun des copropriétaires ses droits éventuels et constituer les dossiers de demande sans avoir à se déplacer à Montreuil.

Ces deux affaires, radiateurs et façades, ont marqué la vie de la cité. Mais bien d'autres problèmes, moins graves, ont perturbé la vie des résidents et suscité action, mobilisation pour les résoudre. Le conseil syndical et les associations comme la CSCV les y ont aidés. Cet aperçu s'arrête à 1992. Après, la vie continue, trop proche pour être déjà de l'histoire.

Sources :

Souvenirs et archives personnelles de Gilles et Lucette BOUDIN

Table des mariages de Sevrans de 1645 à 1792, par Gilles BOUDIN, Jacques MORTUREUX, Bernard GENDRE, SHVS, 1993

Dans cette affaire aussi la CSCV a été active, organisant des réunions d'information, expliquant les possibilités d'aides pour le financement des travaux : déduction fiscale, subvention pour les copropriétaires ayant de faibles ressources, prêts divers...



Rappel de quelques sources pour l'histoire locale sevranaise :

- Les Annales de Sévrans par H.E. Lamaille (1890), et le manuscrit de leur 2^{ème} édition revue et augmentée (1900), Archives Départementales,
- Le mémoire de l'instituteur GOFFINET aux Archives Départementales,
- Le mémoire de Françoise HUARD aux Archives Départementales,
- Le mémoire de Suzanne SPAGLIA aux Archives Départementales,
- Les Registres paroissiaux, Listes électorales et Recensements aux Archives Départementales,
- Le Cadastre de Sévrans aux Archives Départementales,
- Les Registres paroissiaux et d'Etat-Civil en Mairie et aux Archives Départementales,
- Les archives de la Fabrique aux Archives Départementales de Seine-Saint-Denis,
- Les Registres paroissiaux de Saint Martin de Sévrans,
- Les Délibérations du Conseil Municipal aux Archives Communales,
- « Le Patrimoine des communes de Seine-Saint-Denis », Ed. Flohic 1994,
- « La Résistance à Sévrans » par Louis BLESY,
- « La Résistance en Seine-Saint-Denis » par Joël CLESSE et Sylvie ZAIDMAN 1994,
- « Sévrans, Villepinte, Tremblay, Roissy dans le passé » par E. SOITEL, Ed. Notre Contrée 1976,
- Les Bulletins « En Aulnoye jadis » de la Société Historique du Raincy et du Pays d'Aulnoye,
- Les Revues « Mémoires d'hier et d'aujourd'hui » publiées par la Société de l'Histoire et de la Vie à Sévrans.

LES ÉCRIVAINS DU QUARTIER MONTCELEUX

Par Gilles BOUDIN

Une école, un collège et trois rues de ce quartier portent le nom d'écrivains français du 16^{ème} siècle.

Avenue et impasse RONSARD

Pierre de RONSARD, poète, est né en 1524 au château de la Possonnière à Couture-sur-Loir (Loir et Cher).

A 12 ans, il est page à la cour de France.

A 16 ans, il s'oriente vers la littérature et apprend le grec.



Portrait de Pierre de RONSARD, huile sur toile, vers 1620.
Musée des Beaux-arts, Blois

Pierre de **RONSARD**

Il veut donner à la poésie française grandeur et majesté et crée un groupe de poètes, la *Pléiade*.

Sa première œuvre importante, (1550 à 1552), les *Odes* : « Mignonne allons voir si la rose... » est suivie de nombreuses autres, dont : *Amours*, *Mélanges et bocages*, *Hymnes*, *Discours*, *Eglogues*, *les Amours d'Hélène* (1578), ...

Critiqué par MALHERBE au début du 17^{ème} siècle, puis par BOILEAU, il fut réhabilité par SAINTE-BEUVE au 19^{ème} siècle.

Pierre de RONSARD est décédé fin décembre 1585 au prieuré de Saint-Cosme près de Tours.

Allée de La BOETIE

Etienne de LA BOETIE, écrivain, est né dans le Périgord, le 1^{er} novembre 1530 à Sarlat (Dordogne).



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB

Maison natale de **LA BOETIE** à Sarlat

Il est surtout connu pour un petit ouvrage *Discours de la Servitude volontaire* qui est une critique de la domination, par des tyrans, des hommes qui acceptent cette situation. Très précoce, il a rédigé ce texte entre 16 et 18 ans.

Après des études à Bordeaux et Orléans, il entre comme conseiller au parlement de Bordeaux à 23 ans, deux ans avant l'âge légal.

En 1552, il épouse Marguerite DE CARLE, pour laquelle il avait écrit des sonnets.

Il décède à Germignan, près de Bordeaux, le 18 août 1563, en présence de Montaigne. Il n'a pas 33 ans.

LA BOETIE et MONTAIGNE étaient liés d'une intense amitié depuis 1558.



Photo Gilles BOUDIN, collection GLB
Statue de LA BOETIE à Sarlat

Ecole MONTAIGNE

Michel EYQUEM de MONTAIGNE, écrivain, est né le 28 février 1533 au Château de Montaigne (Dordogne) dans le Périgord. Le 13 septembre 1592 il décède de la peste au même lieu. Il est le fils du maire de Bordeaux, Pierre EYQUEM.

Ayant étudié la philosophie et le droit, il est conseiller au parlement de Bordeaux. Il quitte ce poste à 37 ans, plus intéressé par la littérature. Elu maire de Bordeaux en 1581, il exerce consciencieusement sa charge et est réélu en 1583 jusqu'en 1585.

Il est aussi ami d'Henri IV.

Son œuvre principale, les *Essais*, est une réflexion morale et philosophique sur son existence, sur la vie contemporaine, le savoir, la

mort. Ouvrage commencé en 1571, il l'enrichit et le retravaille jusqu'à son décès.



MONTAIGNE

Etude de V. KESSELRING, sculpteur contemporain, pour la réalisation d'une statue de Montaigne. (2007)

Photo Gilles BOUDIN, avec l'autorisation de l'artiste.

Collège LA PLÉIADE

Ce nom de « Pléiade » fait allusion à la légende grecque des sept filles d'ATLAS. Il a été donné à des groupes de sept poètes, d'abord en Grèce, puis à Toulouse au 14^{ème} siècle.

La Pléiade la plus connue est le groupe de sept poètes de la Renaissance, autour de RONSARD : JOACHIM DU BELLAY, JEAN-ANTOINE DE BAÏF, PONTUS DE TYARD, ETIENNE JODELLE, REMY BELLEAU, JEAN DORAT.

Pierre DE RONSARD donne à ce groupe le nom de « Pléiade » en 1556.

Sources :

- Grand Larousse encyclopédique
- Discours de la Servitude volontaire – Editions Mille et une nuits.
- Site « Château de Montaigne » : <http://www.chateau-montaigne.com/bio.php> en ligne, consulté le 09/09/08.
- Site « Ronsard, prince des poètes » : http://www.renaissance-amboise.com/dossier_renaissance/ses_personnages/les_ecrivains/ronsard.htm en ligne, consulté le 09/09/2008.



VERS SEVRAN VILLE DORTOIR ?

Le visage de Sevrans s'est radicalement transformé ces cinquante dernières années.

par Jean-Pierre FERRAND.

Après les années noires de l'occupation, Sevrans a repris son rythme de petite ville industrielle à l'ombre de la Capitale.

Au milieu des années cinquante, elle comptait 13 000 habitants. Les industries locales, Poudrière Nationale, Westinghouse, Kodak, donnaient du travail à nombre d'entre eux. Les fermes exploitaient la plus grande partie du territoire.

A la fin de la décennie, Sevrans voit débuter la construction de ses premiers immeubles collectifs modernes au long du chemin menant à la ferme Aulnaysienne de Savigny. Les uns dans



Les tours et barres de la cité Berthelot émergent de la plaine agricole à la fin de la décennie 1950-60.

la continuité du mouvement initié par l'Abbé Pierre, les autres accompagnant l'expansion des industries locales comme Kodak.

Puis, au début des années soixante, l'État sou-

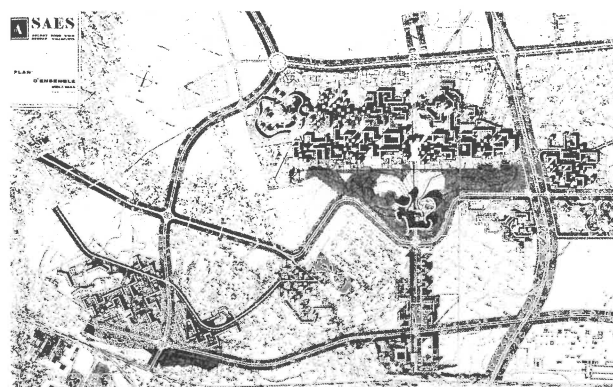


Les immeubles de l'avenue de Savigny et au fond la plaine des Beaudottes vers 1960.

verain, a dû initier la construction de grands ensembles pour absorber le mal logement de l'afflux de population ouvrière, induit par l'essor économique de l'après-guerre, dont Paris ne voulait plus. La toute neuve Seine-Saint-Denis, encore rurale au nord-est, va accueillir notamment la très grande Zone à Urbaniser en Priorité (Z.U.P.) d'Aulnay-sous-Bois, Sevrans, Tremblay-lès-Gonesse et Villepinte.

La quasi-totalité des espaces libres, terres agricoles essentiellement, fait l'objet d'expropriation par l'État pour cause d'utilité publique en 1964. Une société d'économie mixte est créée aux fins d'aménager cette ZUP, elle est nommée « Société d'aménagement économique et Social des villes d'Aulnay-sous-Bois, Sevrans, Tremblay-lès-Gonesse et Villepinte ». Elle sera connue sous le sigle simplifié de SAES et ses bureaux installés dans un bâtiment préfabriqué rue du Général Leclerc, à l'arrière de la maternelle Crétier.

Des urbanistes et architectes sont chargés de concevoir l'aménagement de ce grand territoire multi-communal. L'idée de ville-nouvelle n'est pas encore à l'ordre du jour, et chaque collectivité locale devra gérer ce qui sera réalisé sur



Le projet d'ensemble d'aménagement de la grande ZUP sur Sevrans, selon le plan daté de 1964.

son sol. Mais, même séduite par l'expansion, elle n'aura guère voix au chapitre.

Le nombre de mal-logés est énorme, le modèle collectiviste est tentant car compatible avec l'industrialisation de la construction en plein progrès. Dans les vastes espaces disponibles,

sont conçues de larges voies dites primaires maillées par de plus modestes desservant des quartiers où l'ont empilera les logements. Dans les intervalles non bâtis, alterneront les espaces verts et les équipements.

Afin de pérenniser ces espaces de respiration, seul le terrain d'assiette des bâtiments d'habitation sera cédé aux bailleurs ou promoteurs immobiliers. L'espace périphérique, son aménagement terminé, sera cédé à la collectivité qui aura pour l'avenir la charge d'entretenir les voies et ces espaces libres.

Dans la deuxième moitié de la décennie, Sevran verra s'ouvrir de grandes zones de chantier qui la feront vivre dans la boue et la poussière.

ROUGEMONT

Les services des Ponts et chaussées percent à travers le lotissement des Primevères une déviation à la route nationale 370, autrefois route stratégique des forts. Elle frôle la vénérable ferme et enjambe la voie ferrée par un nouveau pont qui annonce la fin du passage à niveau de Rougemont aussi appelé des peupliers.

Les emprises, conformément aux ambitions premières sont largement dimensionnées pour recevoir à terme deux chaussées de deux voies. L'usage de l'automobile se démocratise et est



Le passage à niveau reliant Rougemont à Freinville.

en pleine expansion, mais, économie du projet oblige, une seule chaussée sera réalisée.

C'est également le cas de la voie primaire est-ouest qui devrait relier les gares d'Aulnay-sous-Bois et du Vert-Galant à Tremblay-lès-Gonesse en longeant les voies ferrées par le nord. Elle devait former une sorte de base sud à la grande ZUP, mais ne sera percée que par tronçons, seulement dans les terres vierges de lotissement.

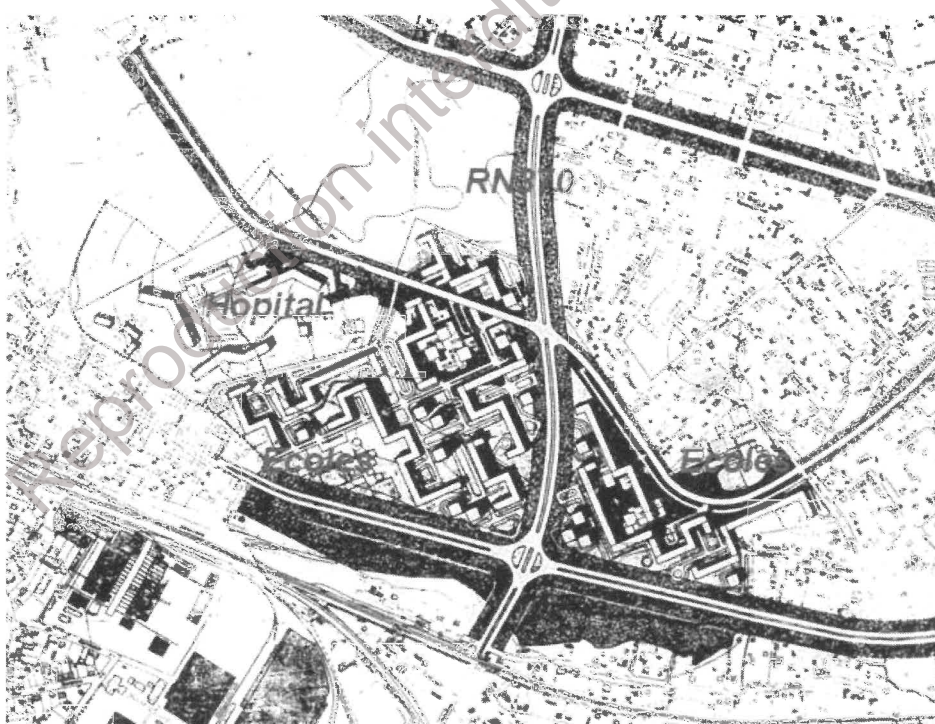
Ces voies nouvelles vont permettre l'accès à des îlots dont l'aménagement va pouvoir commencer, les premiers seront ceux qui deviendront notre actuel quartier Rougemont.

Parallèlement, l'Assistance Publique, propriétaire des terres de Rougemont avant expropriation, profitant du désenclavement, réalise aux abords de la ferme son « hôpital des chroniques » qui sera plus tard nommé René-Muret.

Le quartier comprendra deux groupes scolaires, et deux modestes ensembles commerciaux de proximité. A proximité sera construit le collège Pailevé.

Il est composé de bâtiments relativement bas, linéaires assemblés à angle droit en serpentins. Quelques blocs plus carrés s'inscrivent entre eux, dont certains s'élèvent en tour. L'ensemble est aéré et lumineux.

Sevran est, depuis des décennies, barrée par le



Le projet d'aménagement du quartier Rougemont, selon le plan de 1964.

tracé de la ligne de chemin de fer d'Aulnay à Rivecourt⁸ jamais achevée et dont l'emprise a été recédée aux agriculteurs riverains.

Or, à la même époque où sortent de terre les premiers bâtiments, le nouvel aéroport de Paris commence son installation non loin de là, à Roissy-en-France.

Il est nécessaire de lui trouver une desserte ferroviaire et une évidence s'impose, sur Sevran, le meilleur tracé est celui de la mort-née ligne de Rivecourt. Qu'à cela ne tienne, on va la reconstituer au plus près des emprises d'origine, ce sera « Roissy-rail ».



Vue de la partie est Rougemont.

Il faudra toutefois tenir compte des travaux en cours. Ainsi quelques immeubles bas qui étaient projeté serpentant dans la zone sud-est seront remplacés par les deux hautes tours qui la dominent aujourd'hui, encadrant la ligne B, souterraine, du RER.



Vue de la partie sud-est dominée par ses deux tours.

Parallèlement aux travaux de construction, il est nécessaire de canaliser et dévier la rivière

de Morée et le passage du RER entraîne la suppression d'une partie de la rue de l'Oasis qui devient une impasse.

Le choix d'urbanisme collectif a entraîné celui d'un chauffage distribué pour lequel on construit une chaufferie urbaine.

Souvent, lorsque nous parlons du passé de Sevran, il nous est demandé : « qu'y avait-il avant notre quartier ? ». Généralement, la réponse devrait être : « Rien que de la terre agricole ! », mais il est intéressant d'y regarder de plus près et les photos aériennes, notamment celles de l'Institut Géographique National, nous éclairent en illustrant le propos.



Vue aérienne de la terre de Rougemont en 1967. On distingue en bas au centre la ferme (tache sombre), à gauche le chantier de l'hôpital et au milieu, la trace claire et cruciforme des voies en cours de terrassement.

Les premiers habitants, familles de travailleurs mal logés venus de la première couronne de la Capitale, ont découvert, radieux, des logements spacieux et clairs avec le chauffage et l'eau courante. A cette époque de plein emploi, c'était pour ces familles le rêve d'entrer dans une nouvelle vie dans un quartier neuf où toute l'activité sociale était à bâtir. Ils le feront dans des associations telle l'« Association Culturelle de Rougemont ».

Le Diocèse de Saint-Denis obtient une parcelle pour construire la chapelle de Rougemont, implantant un support à la vie religieuse du nouveau quartier (1973).

Le quartier achevé compte 2 000 logements dont le quart dans des immeubles en copropriété et abrite 7 000 Sevranais.

Malgré de multiples interventions menées par la Ville pour le réaménagement des espaces extérieurs dont elle avait la charge, la dégradation allait en s'amplifiant. L'inscription du quartier dans le « Grand Projet de Ville » trans-

⁸ voir notre revue n°12 de 2003

formé en « Opération de Rénovation Urbaine » et la création d'une « Zone Urbaine Sensible » lui ont permis de bénéficier de fonds dont la Ville ne disposait pas et Rougemont est en passe de trouver une nouvelle jeunesse. Au prix, toutefois, de démolitions importantes et de la résidentialisation de beaucoup de pieds d'immeubles, signifiant l'échec d'idées mises en œuvre il y a quarante ans.

PERRIN

Construit dans la continuité de Rougemont, plus proche du centre, le quartier Perrin est lui composé de tours, il compte 730 logements dont 1/3ème en copropriété et 3 700 habitants. Il abrite aussi l'énorme bâtiment de la Poste (1972) destiné à remplacer celui de la rue Lucien Sportisse, aujourd'hui redevenu bureau de Poste secondaire. S'y élèvent également un gymnase (Lemarchand) et un équipement multi-activités qui abritera le Centre d'Animation et de Loisirs (1972, CAEL, devenu Mauriac).



Les tours de la cité Perrin.

Il est lui aussi traversé dans son sous sol par la ligne du RER qui, d'abord parallèle à l'avenue Henri Dunant sous une vaste pelouse, où avait lieu la « Fête des écoles », se faufile ensuite entre les radiers des tours avant de longer le



Le bâtiment de la Poste principale.

cimetière sous la promenade avenue De-Lattre-de-Tassigny⁹.

MONTCELEUX-PONT-BLANC

A la fin de la décennie 1960, la société LOGIREP, ayant directement acquis un vaste terrain au nord du lotissement du Pont-Blanc, construit sa cité basse. Elle poursuivra par la construction de ses tours et rétrocèdera à la Ville le terrain nécessaire à la construction du groupe scolaire Villon.

Bien que le terrain entre les bâtiments soit sa propriété contrairement aux autres bailleurs ayant construit dans la ZUP, la collectivité participera au fil des ans à plusieurs restructuration de ces espaces extérieurs en permettant ainsi le subventionnement.

La SAES, après avoir dévié l'avenue Gabriel-Péri vers l'ouest, aménage le nord des terres de Montceuleux entre le terrain LOGIREP et Villepinte. L'îlot 5 accueille de hautes tours d'habitation et quelques barres en arc de cercle. La gendarmerie de Sevran, délogée de son bâtiment de l'avenue de Livry, s'y installera pour quelques années à côté du foyer pour personnes âgées dit des Glycines. Enfin, tout au nord, le groupe scolaire Montaigne voisine avec les pavillons de Villepinte.



Les tours de Montceuleux, au fond LOGIREP.

Une chaufferie est construite qui subira, au fil des aléas de l'approvisionnement en combustible, de multiples transformations.

Enfin, un achèvement partiel interviendra avec la construction de l'ensemble des Érables, retour à des proportions réduites et technique de construction industrielle originale, et surtout l'implantation du collège La Pléiade en bor-

⁹ Voir l'article de Gilles BOUDIN dans la présente revue

ture de la dernière plaine agricole du territoire dont l'aménagement sera une autre histoire.

Le quartier Montceuleux, classé en ZUS, compte 2 200 logements dont 1/5ème en copropriété et 7 500 habitants¹⁰

LES BEAUDOTTES

Dans le même temps, la société le « Foyer du Fonctionnaire et de la Famille » termine sa grande cité à l'ouest de la terre des Beaudottes, et à l'est, en vis-à-vis de l'école Montaigne, une grande surface de vente s'installe, ce sera Euromarché (1973). La Ville construit les groupes scolaires Voltaire et Anatole-France.



Savigny et la terre des Beaudottes en 1967.

Le centre de loisirs Poulbot est aménagé dans le prototype de construction des bâtiments FFF. Le collège Évariste-Galois frais sorti de terre accueille les adolescents.

Une curiosité, allée Kilian, des immeubles locatifs, d'abord prévus auprès de l'école Sévigné ont tout bonnement été transplantés à la



Vue des Beaudottes vers 1976, terrain vague encadré par la cité FFF et le centre commercial.

¹⁰ Claudine PARISY et Gilles BOUDIN ont consacré dans cette revue et la précédente plusieurs articles à ce quartier.

pointe nord des Beaudottes, sans modification de leurs plans.



La plaine des Beaudottes au début des années 60, barrée par le talus de la ligne de Rivecourt, au fond l'hôpital

Les décennies 70 et 80 verront se succéder les chantiers de construction. En rupture avec l'architecture de cités de la précédente, la future avenue Youri-Gagarine se borde d'immeubles au caractère plus urbain. Le groupe scolaire Émile-Zola vient compléter les deux premiers. La gare de Sevrans-Beaudottes donne accès au RER B vers Paris et Roissy. Un mini quartier hôtelier apporte un peu de mouvement, avant que ne soit aménagée au sud une zone d'activité.

Le parc des cèdres vient oxigéner l'ensemble. Le percement de l'avenue André-Toutain (1979) rapproche le centre-ville.



Les Beaudottes en chantier vers 1984.

Un achèvement partiel viendra avec, dans le cadre d'une opération nommée « Beaudottes 84 », l'extension du centre commercial jusqu'à la gare et la construction de l'îlot-gare qui enjambe le chemin de fer souterrain. L'ensemble prendra alors le nom de BaeuSevrans (sans aucun doute inspiré du récent BeauGrenelle), il

demeure le centre d'attraction majeur des environs proches.

Le centre social Marcel-Paul centralise la vie sociale du quartier.

Aux abords de la gare, sont ainsi implantés des équipements sociaux et culturels qui seront complétés ultérieurement par l'aménagement de la maternelle Françoise-Dolto, un cinéma multi-salles, un Parc de stationnement d'Intérêt Régional, un bureau de Poste secondaire, une gare routière...

La place Mandela sera inaugurée le 6 décembre 1985.

Quelques squares et espaces verts aèrent ce secteur dense où demeurent de petits espaces en devenir.

Le quartier des Beudottes compte 3 000 logements dont 1/6ème en copropriété et 10 500 habitants.

De multiples réaménagements se sont succédés. Un urbanisme et une architecture ne perdurent que s'ils sont en adéquation dans la durée avec les populations qui les occupent, leur mode de vie et leurs préoccupations. Ils ne résistent pas au chômage, à l'oisiveté, aux trafics, qui gangrènent les milieux populaires défavorisés. Placé lui-aussi en « Zone Urbaine Sensible », mais toujours en difficultés, le quartier fait l'objet d'études dans le cadre des « Opérations de Rénovation Urbaine » qui amèneront peut-être la démolition de bâtiments construits il y a moins de trente ans.

ALÉAS DE L'URBANISATION

Sevrans n'est pas à l'abri des soubresauts de la grande Histoire et ce sont les populations des cités qui ont pâties les premières des effets des chocs pétroliers des années 1973-81.

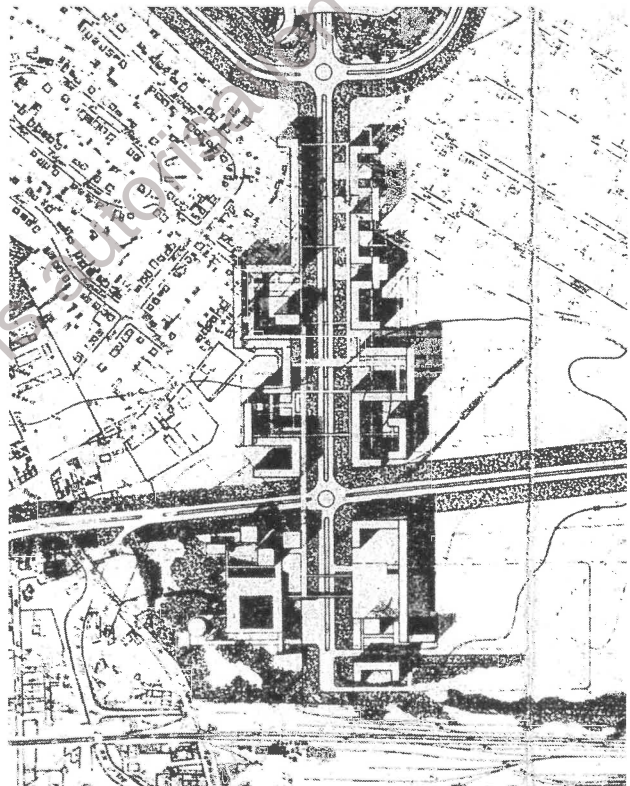
Le premier s'est produit à partir de l'automne 1973 : pendant la guerre du Kippour, les pays arabes membres de l'« Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole », réunis au Koweït, annoncent un embargo sur les livraisons de pétrole contre les États « qui soutiennent Israël ». Ses effets se sont fait sentir jusqu'en 1978.

En 1979, sous les effets conjugués de la révolution iranienne et de la guerre Iran-Irak, le prix du pétrole flambe à nouveau. Ce deuxième choc pétrolier a trouvé une solution à la fin 1981, mais ses effets sur l'économie mondiale

se prolongent et, par là, influent sur le développement de notre ville.

Dans ce contexte, les ambitieux programmes qui ont porté en vingt ans, de 1955 à 1975, sa population de 13 000 à 35 000 habitants et devaient la hausser à terme à 80 000, sont revus à la baisse. La très grande ZUP est morcelée en plusieurs Zones d'Aménagement Concertées où les collectivités locales, décentralisation oblige, gagnent en pouvoir de décision.

Bernard VERGNAUD, communiste venu de DRANCY ou il présidait l'Office d'HLM, très critique sur la gestion de la municipalité TOUTAIN, sera élu maire en 1977. « Non à la A87 et au bradage du stade BUSSIERE » sont parmi ses leitmotifs de campagne.



La triomphale avenue partant de la gare (projet 1964).

Élu et devenu président de la SAES, il s'implique très fortement dans les choix d'urbanisation, notamment en imposant ses relations, urbanistes et architectes.

Près de la gare, trois résidences en V ont été construites de part et d'autre de l'ébauche d'une avenue triomphale perpendiculaire au chemin-de-fer. Ce sont Isabelle, Irène et la résidence du Stade. Leurs 630 logements abritent 2 100 Sevransais.

L'avenue Berlioz perdra de sa majesté et restera inachevée, en impasse à la limite du stade

BUSSIÈRE. Celui-ci ne sera pas vendu aux promoteurs bien qu'on l'ait remplacé par le stade dit d'Honneur, aujourd'hui « Jean GUIMIER ». Lequel devait être entouré d'un grand parc des sports de remplacement aménagé dans les espaces inconstructibles traversés par l'ancien projet d'Auto Route Interurbaine de Seine-et-Oise plus tard renommée A 87.

Les résidences Isabelle, Irène et du Stade ne verront pas naître les sœurs qui leur étaient



La résidence Isabelle domine le vieux centre-ville.

promises dans le stade Bussière. Exit donc les immeubles en accession qui devaient prolonger les trois résidences à l'identique, en 1995 sera inaugurée la cité des sports sur ce prolongement.

Les immeubles projetés autour des écoles Sévigné seront finalement posés tel quels dans le « nouveau » Baudottes, où les immeubles seront plus bas sinon plus « aérés » que les précédents.

Sans nourrir de regrets sur l'image du projet de 1964, on peut noter que ces revirements et modifications du projet initial donnent aux nouveaux quartiers de Sevran un côté inachevé, brouillon. De larges voies s'interrompent, des perspectives imaginées et amorcées sont coupées. Selon la décennie d'aménagement, l'urbanisme, l'architecture s'imposent sans égards pour le voisinage préexistant. Le promeneur curieux peut facilement en trouver les traces.

Les grandes modifications de la rénovation urbaine ne sont qu'une étape d'une gestion urbaine qui depuis un demi-siècle doit plus à l'impulsion dans l'urgence qu'à une volonté de développement coordonné. Bien malin qui

pourrait imaginer sans erreur l'image de notre ville dans quarante ans.

Mais revenons à nos quartiers.

LE NOUVEAU CENTRE

Une opération de « Rénovation d'Habitat Insalubre » a commencé de rajeunir le vieux centre par la construction de la résidence Prairial, inaugurée pendant les festivités du bicentenaire de la Révolution.

Une « Zone d'aménagement Concerté » du centre-ville fut ensuite créée pour poursuivre autour du marché. Ses plans ont plusieurs fois évolués au fil des changements de décideurs, là aussi, on peut constater un inachèvement.

La rénovation se poursuit au coup par coup par négociation entre la Ville et les promoteurs. Petit à petit le vieux centre rajeunit, les commerces devraient en profiter et pouvoir y maintenir une vie urbaine agréable.

LES SABLONS

L'arrêt d'exploitation de la poudrerie a libéré les terrains alentour de tout risque déflagrant. On peut donc envisager d'y construire.

A l'extrémité est de la plaine des Sablons, commencent en 1976 les premières constructions d'un quartier dont l'urbanisme a été revu



La terre de Montceaux et les Sablons en 1967.

et corrigé, plus de tours en cités, on ébauche « Sevran-village ».

De petits immeubles autour d'une place commerçante, des pavillons avec petit jardin, c'est

un quartier destiné majoritairement aux accédants à la propriété.

Il y sera cependant construit quelques immeubles locatifs qui amènent un peu de mixité sociale comme on dit de nos jours.



Les Sablons naissent près du parc de la poudrerie

La saturation du groupe scolaire Robert-Desnos imposera la construction de la maternelle Maurice-Ravel.

Une densité plus faible, la proximité du parc de



Vue du nord des Sablons en chantier vers 1978.

la poudrerie, l'avantage d'être un cul-de-sac en font un endroit calme et agréable voisinant avec la zone pavillonnaire de Villepinte. L'animation commerciale de la place Elsa-Triolet reste toutefois insuffisante par manque de chalandise.

La vie sociale y fut très tôt active, agrégée autour de la bibliothèque, de la maison de quartier et de l'association « GAIS les Sablons »

née dès l'origine du quartier. Une autre association aux buts différents « Vivre aux Sablons » s'est illustrée par ses feux de la Saint-Jean un temps devenus monumentaux. Avec ces associations unies, les habitants se sont beaucoup investis dans le défunt carnaval.

Bernard VERGNAUD l'appelait, avec une pointe de dédain le « 16^{ème} de Sevan », le quartier des Sablons, outre ses pavillons, compte 570 logements collectifs dont un tiers locatifs et 3 400 habitants.

EN GUISE DE CONCLUSION

Le drame de Sevan s'est joué de 1965 à 1995. Durant ces trente années d'extension de l'agglomération pour le logement de la population ouvrière, les industries locales ont toutes cessé leur activité. La Poudrerie Nationale et le Laboratoire de la Marine, Westinghouse, Kodak, mais aussi Silexore, Miplacol, d'importance moindre, mais qui elles aussi employait des Sevrenais. Les tentatives d'implantation de petites industries de remplacement sont freinées par l'enclavement de la Ville.

Et là on hérite des fruits de la gestion urbaine du dernier demi-siècle. Les voies structurantes sont restées embryonnaires ou ont été abandonnées, au mieux remplacées par des rues impropres à la circulation intercommunale. Nos décideurs n'ont donc pas fait beaucoup mieux que leurs prédéces-

seurs. Le jour approche, les démolitions des ORU en sont l'annonce, où il faudra bien se décider à tailler en quelques endroits pour irriguer la Ville et lui éviter l'asphyxie.

Dans quelques dizaines d'années, nos successeurs, dans une ville sortie de ses difficultés, souhaitons le, pourront actualiser ces quelques réflexions. ■

IL Y A 40 ANS...

Par Michel PRIN

Mai 68 à l'usine KODAK de Sevrans

Après l'occupation des facultés par les étudiants, c'est au tour des travailleurs de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt d'occuper leur usine de l'île Seguin. Et puis, début mai, le mouvement s'étend à l'ensemble des grandes entreprises, dont celles de la Seine-Saint-Denis. De nombreuses et importantes manifestations ont lieu dans Paris et les grandes villes de province le 1^{er} mai.

Vers le milieu du mois de mai, je participais à un congrès qui se tenait au Blanc-Mesnil, où étaient présents de nombreux militants d'entreprises.

La réunion s'était tenue dans un gymnase plein. Cependant, le lendemain après-midi, un samedi, la salle était au trois-quarts vide... en effet, les "camarades" avaient rejoint leur usine pour en préparer l'occupation. En 1968, on ne connaissait ni les mails, ni les portables, et peu d'entre nous disposaient d'un téléphone au domicile.

Je rentre donc à Sevrans et appelle d'une cabine téléphonique Paul PLANTEC, secrétaire du syndicat CGT de l'usine, domicilié à Gournay-sur-Marne. Il est délégué du personnel dans le collège maîtrise et cadres. C'est un ancien de l'usine Kodak de l'avenue des Vignerons à Vincennes. Son service, la réparation des appareils photos et caméras 8mm avait été transférée à Sevrans trois ou quatre ans plus tôt. Rendez-vous est pris pour le dimanche matin, chez moi, rue Massenet, à deux pas de l'usine.

A peine arrivé, nous évoquons ensemble la situation. Les ouvriers de l'usine Kodak de Vincennes, la plus importante de France, où se fabriquent tous les films et pellicules (photographie, cinéma amateur et professionnel, radiographie et microfilms) et qui abrite aussi le centre de recherches, sont prêts à occuper l'ensemble des ateliers. Là-bas le syndicalisme, CGT et CFDT, est fort et il y règne un esprit combatif, ce sont souvent les luttes de « Kodak-Vincennes » qui ont fait aboutir les cahiers de revendications.

A Sevrans, le contexte est différent, c'est davantage un laboratoire qu'une usine, avec une grande majorité de personnel féminin dont beaucoup de saisonnières. La direction est paternaliste. Entraîner tout le personnel dans une grève illimitée semble très difficile, plus encore si on parle d'occupation des locaux.

Paul et moi convenons que nous ne pouvons nous engager seuls dans la lutte, il nous faut entraîner dans l'action le syndicat « Force-Ouvrière ». Si nous voulions appeler à la grève dès le lundi matin, il fallait joindre sans délai le secrétaire de la CGT-FO Francis LAFONTAN. Je le connaissais bien, il était agent technique à la photo couleur dans le bâtiment 1, le premier bâtiment construit sur le site dans les années 1925. Nous nous rendons donc à son domicile dans le quartier de la rue Danton où son épouse nous informe qu'il est sorti. Francis assiste à la messe à la paroisse Saint-Martin. Nous l'y rejoignons, et, c'est sur le parvis de l'église que nous décidons ensemble de la manière dont nous allons proposer l'action au personnel.



collection M. Prin

Un meeting de mai 68 devant l'usine Kodak de Sevrans

Le lundi matin dès six heures le personnel en équipe prend son service. Ce sont les ateliers de la photo couleur et du ciné, ils sont les plus combatifs, en particulier, les développeurs du ciné. Aussi, dès 5h30, nous étions quelques-

uns, joints dans la journée du dimanche, distribuant un tract commun CGT et FO appelant : « Tous au meeting à 9 heures » à la porte de l'usine. La grand-porte ouvrait sur le rond-point Georges-Eastman, du nom du fondateur de la société mère à Rochester aux Etats-Unis.

Deux calicots sont accrochés au grillage de clôture, l'un confectionné par un artisan, LAGADEC, l'autre bricolé en quelques heures par un militant : « CGT Kodak-Sevran » à la peinture sur une toile de jute.

Les premiers travailleurs arrivant au « bou-



Collection M. PRIN

Un jour de pluie, le piquet de grève assure la surveillance de l'entrée de l'usine sous une bâche pour s'abriter.

Michel PRIN est le 3^{ème} à gauche sous le sigle FO du calicot.

lot » ne sont pas surpris de cet appel à un rassemblement matinal. Les entreprises voisines : Westinghouse à Sevran, Idéal-Standard à Aulnay-sous-Bois, L'Air-Liquide au Blanc-Mesnil, Roffo à Livry-Gargan, Placoplâtre à Vaujours appelaient à la grève. L'Oréal même qui avait beaucoup de similitudes avec Kodak-Sevran l'envisageait.

A neuf heures, juchés sur un banc, Paul PLANTEC et Francis LAFONTAN prennent la parole. Le climat est bon, les ateliers se voient, tout le monde se rassemble sur le rond-point. L'un et l'autre rappellent les revendications : salaires, conditions de travail, mais aussi un point sensible pour le personnel, la sécurité. En effet, quelques mois plus tôt, en décembre 1967, un jeune de 18 ans a trouvé la mort dans l'explosion du PCS, bâtiment où il préparait des « produits chimiques spéciaux » pour le fonctionnement du laboratoire.

Il est proposé de ne pas reprendre le travail après le meeting, mais d'entamer une grève illimitée avec occupation de l'usine. La grève est décidée à main levée par une très large majorité. De façon symbolique, l'ensemble du mouvement gréviste rentre dans l'usine et en ferme le portail à la grande surprise de la Direction et du service des pompiers qui outre la sécurité incendie assurait le contrôle des entrées et sorties.

Le cortège passe devant l'infirmerie et s'arrête près de la chaufferie, au pied du tas de charbon. Paul et Francis reprennent la parole, expliquant qu'il faut maintenant organiser la grève, assurer par nous même le contrôle des entrées-sorties, cela jour et nuit, week-end compris, jusqu'à ce que « tous ensemble » nous décidions de reprendre le travail. Cela nécessite de se réunir chaque matin en assemblée générale. Un poste de commandement est installé dans la salle de jeux, à gauche en entrant dans l'établissement. Il faut qu'hormis la production, les services continuent de fonctionner pour les occupants grévistes des locaux.

Il faut assurer bénévolement le fonctionnement du restaurant avec l'aide des élus du Comité d'entreprise ; assurer la maintenance de tous les labos, des machines ; empêcher tout vol ou dégradation des équipements. Il faut aussi assurer la protection des stocks de produits dans le bâtiment 23 (celui qui fut le dernier démolit il y a quelques années) ; de tous les films et pellicules des clients en cours de traitement, de tous les appareils photos et caméra en réparation. Il faut encore s'assurer que tous les produits dangereux ne peuvent pas être manipulés. Il faut noter qu'un petit bâtiment abritait de la nitroglycérine provenant de la poudrerie en cours de fermeture.

Un important Comité de grève est mis en place à cette fin. Les grévistes doivent se faire enregistrer auprès du Comité, en échange, ils reçoivent une carte leur permettant l'accès à l'usine et au restaurant. Le Comité décide de ne permettre l'accès qu'à quelques membres de la Direction, M. Maurice LANAVE directeur, M. Bertrand AUFFRAY directeur du personnel, et quelques chefs de départements ainsi qu'à celui des pompiers.

Des cadres et agents de maîtrise, opposés à la grève et à l'occupation mais ne pouvant pénétrer dans l'usine, s'organisent en un « Mouvement libre Kodak-Pathé ». Ils se réunissent avec l'aide de Roland SAVINEL, premier adjoint au Maire de Sevran et cadre aux fabrications diverses (cartonnage, imprimerie...) dans l'école Victor-Hugo voisine. En l'absence de fonctionnement du service des postes, ils distribuent au domicile du personnel les déclarations et communiqués de la Direction générale qui siège à l'angle de l'avenue Montaigne et de la rue François-1^{er} à Paris. C'est là ou au centre de recherche de Vincennes que se tiennent les négociations entre les grévistes et la Direction française et les administrateurs. C'est avec M. Jacques LADREYT directeur des relations industrielles de Kodak-Pathé-France (de 1952 à 1978) que se signent ou pas les accords sur les revendications de l'ensemble des établissements regroupant plus de 10 000 salariés en 1968.

Il n'y avait plus de moyens de transport ; les trains, métros, bus ne circulaient plus. Sur la nationale 3, d'interminables files de véhicules faisaient la queue aux stations d'essence. Alors, vêtus de blouses blanches, nous empruntions l'ambulance de l'usine, dépassions les files de voitures sirène hurlante pour aller faire le plein du réservoir. Pour faire vrai, un des délégués jouait le rôle du blessé, allongé sur le brancard, une tache de mercurochrome sur la blouse. Ainsi nous avons pu nous rendre chaque jour à la table des négociations.

Le lundi 13 mai, nous nous sommes rendus à la grande manifestation à Paris et avons défilé devant le théâtre du Châtelet avec nos calicots.

Dans l'usine, pour « occuper les occupants », le Comité de grève m'a demandé d'organiser des activités culturelles. Par le biais des autres entreprises en grève, j'ai pu joindre des personnalités du monde du spectacle, chanteurs, comédiens, écrivains... qui venaient se produire bénévolement l'après-midi devant un parterre de grévistes. C'est ainsi que débutèrent les activités culturelles, sportives et de loisirs proposées par le comité d'établissement. Des concours de pétanque, des matchs de football inter-entreprises avaient lieu.

Si les journées étaient longues, les nuits l'étaient plus encore. Nous étions tous tendus, stressés. Il fallait empêcher toute tentative d'intrusion. Nous écoutions les « nouvelles » sur nos « transistors ». Du haut du château d'eau, où un délégué avait accroché un drapeau rouge, une surveillance de tout le site était assurée. Nous craignions de voir arriver l'armée pour libérer l'usine. En cas de besoin, le Comité avait fait confectionner des matraques avec des chutes de gros câble.



Collection M. PRIN

Le 13 mai 1968, les grévistes de Kodak-Sevran défilent place du Châtelet.

M PRIN tient le calicot du côté droit.

Un après-midi, le Comité apprend qu'un membre du « mouvement libre » distribue avenue Hoche un tract contre la grève. Il décide de sortir pour le ramener à l'usine et le convaincre de ne pas jouer la division. Un autre membre du « mouvement libre », témoin des faits avertit M. AUFFRAY de la situation. Ils craignent que les choses se passent mal : vont-ils le passer à tabac, l'assommer, le jeter dans le canal ? Le chef du personnel débarque affolé dans le local du PC de grève au moment où la voiture revient à l'usine avec « l'otage ». La tension diminue, il faut contrôler ses nerfs. M. AUFFRAY s'en retourne à son bureau au second étage du bâtiment 23 frontal, dans le bureau voisin M. LANAVE, le Directeur, passe le temps en tricotant.

Trois semaines après le début du mouvement, à quelques jours du mois de juin (et de l'été), M. LADREYT donne satisfaction à l'essentiel des revendications. L'assemblée générale du matin vote à la majorité la fin de l'occupation de l'usine et la reprise du travail. Chacune, chacun retrouve son atelier. Un inventaire est fait, rien à signaler, les machines redémarrent.

Cette année là le pouvoir d'achat et le moral des Français ont progressé, la saison a été propice à la photographie et au cinéma d'amateur.

Tout le monde chez Kodak a terminé l'année 1968 satisfait.

SERVICE		NOM - PRÉNOM				CODE	PÉRIODE DE PAIE		
108 22						10509	12.05.68	01.06.68	
DÉCOMPTÉ DE PAIE - Kodak-Pathé U.R.S.S.A.F. - 367.75.108.0003.G PARIS Classification - 42A							TAUX HORAIRES BASE JUMPER TOTAL 4,82 0,13 4,95		
HEURES	MAJORATIONS				HEURES A PAYER	HEURES A RECUPERER	TAUX HORAIRES	GAINS	RETENUES
	Dimanche	Nuit	25 %	50 %					
0					36,00		4,95	178,20	
3	36,00						4,95		
0 Heures travaillées 1 Fêtes 2 Permissions payées			3 Permissions non payées 4 Maladies payées 5 Maladies non payées			6 Congés 7 Divers		LIBELLÉS	
CUMULS DÉBITS LE 1 ^{er} JANVIER								PRIME REND. INDIVIDUELLE	
								32,16	

SERVICE		NOM - PRÉNOM				CODE	PÉRIODE DE PAIE		
108 22						10509	02.06.68	15.06.68	
DÉCOMPTÉ DE PAIE - Kodak-Pathé U.R.S.S.A.F. - 367.75.108.0003.G PARIS Classification - 42A							TAUX HORAIRES BASE JUMPER TOTAL 5,21 0,13 5,34		
HEURES	MAJORATIONS				HEURES A PAYER	HEURES A RECUPERER	TAUX HORAIRES	GAINS	RETENUES
	Dimanche	Nuit	25 %	50 %					
0	45,00			125	46,25		5,34	246,98	
0 Heures travaillées 1 Fêtes 2 Permissions payées			3 Permissions non payées 4 Maladies payées 5 Maladies non payées			6 Congés 7 Divers		LIBELLÉS	
CUMULS DÉBITS LE 1 ^{er} JANVIER								PRIME REND. INDIVIDUELLE	
								42,36	

collection M. PRIN

Deux feuilles de paye consécutives d'un opérateur en 1968 : en haut, celle de la 2ème quinzaine de mai, en bas, celle de la 1ère quinzaine de juin
 Après les augmentations négociées pendant la grève, le taux horaire de base est passé de 4,82 frs à 5,21 francs, soit une augmentation de 10,8%.

Michel PRIN était en 1968 délégué du personnel et membre du secrétariat syndical CGT à l'établissement Kodak-Sevran.

Dans un prochain numéro, nous publierons un dossier sur KODAK-SEVRAN. Nous sommes à la recherche de témoignages, et de documents (photos, films, papiers, objets...) s'y rapportant.

1914-1918, MÉMOIRE DES POILUS SEVRANAIS

par Jacques DUFOUR

Appel à participation pour un travail de mémoire sur les enfants de Sevrans morts pour la France

A Sevrans le 1 août 1914 à 16 h 00, comme dans des milliers de villages et villes françaises, le tocsin sonne au clocher de l'église. Les habitants se réunissent à la mairie pour prendre connaissance de l'ordre de mobilisation générale qui vient juste d'être affiché. Quarante et un ans après que le dernier soldat prussien ait quitté le territoire, après la guerre de 1871 et les trois ans d'occupation qui s'ensuivirent, tout recommence...

Depuis l'assassinat, le dimanche 28 juin de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo, tout s'est accéléré...

Pour la dernière revue du 14 juillet à Longchamp, la vedette est la 5^{ème} Division d'Infanterie qui défile au son de *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* et montre à la foule, massée dans l'hippodrome, la puissance de l'armée française.

Le samedi 25, les hommes commencent à sortir des tiroirs leurs livrets de mobilisation alors que les journaux titrent à la une : « Guerre non probable mais possible ».

Le dimanche 26, le dernier de la Belle Epoque, une foule énorme se presse au Parc des Princes pour l'arrivée du Tour de France et fêter la victoire du belge Philippe THYS devant le français Henri PELLISSIER second alors, qu'à Bordeaux, le match Georges CARPENTIER, Kid JACKSON attire une nombreuse assistance.

Le mardi 28, des milliers de français attendent le président de la République de retour de Russie et suivent sa voiture jusqu'à l'Elysée en chantant la Marseillaise.

Le vendredi 31 à 21 h 30, dans un restaurant de la rue du Croissant à Paris, deux détonations claquent et le lendemain, le samedi 1^{er} août, la nouvelle est connue dans toute la France : Jean JAURES, le « grand orateur qui illustre la tribune française » est mort.

Quatre ans plus tard, 1,4 million d'hommes sont morts, 3 millions sont blessés dont 1 million d'invalides : quarante cinq ont leurs noms inscrits sur le monument aux morts de notre ville.

En 2008, les sources historiques sont nombreuses pour écrire l'histoire de ces premiers jours d'août : les jeunes hommes joyeux d'aller en découdre la fleur au fusil et assurés d'être de retour pour la Noël, les mères et les épouses qui pleurent, l'inquiétude pour l'arrêt des travaux des champs...

Elle est la même pour les milliers d'autres villages de France.

Mais à Sevrans, ce petit village de 1923 habitants en 1911, devenu une ville de 50 000 habitants, il n'est pas facile d'écrire sur cette période. La mémoire s'est diluée au fil du temps et seuls restent ces noms gravés que peu d'entre nous prennent la peine de lire sur le monument érigé, en leur mémoire, en 1921.

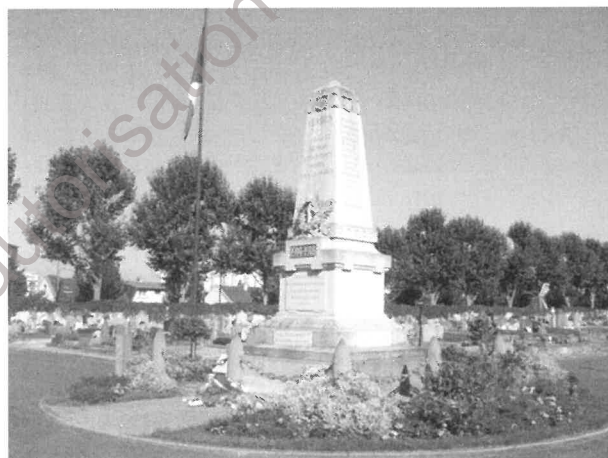


Photo J. DUFOUR

Le monument aux morts de Sevrans

Qui étaient, le fantassin Pierre NICKEL, le chasseur à pied Jean CONCHON, le mécanicien aviateur Maurice BOUVIER, le légionnaire Achille BLEROT, le zouave Emmanuel MORIN, le tringlot Louis PORTAT, le cuirassier Frédéric NOISSETTE, l'artilleur François GODEST, le chasseur alpin Michel CHOUGNY, l'infirmier Charles TOUSSAINT et leurs 35 camarades ?

Étaient ils mariés ? Avaient ils des enfants ? Quels étaient leurs métiers ? Comment était Sevrans et que s'est il passé ces premiers jours d'août 1914 ?

La SHVS souhaite réaliser une recherche sur les Poilus sevrans. Nous avons envers eux ce devoir de mémoire, tant ils ont souffert tout au long de ce conflit meurtrier.

Nous avons besoin de vous, amis lecteurs. Une vieille photo jaunie, une lettre, un livret de famille, des souvenirs familiaux peuvent nous aider à reconstituer des histoires personnelles pas uniquement militaires.

LA TRAVERSÉE DE SEVRAN PAR LES TAXIS DE LA MARNE

par Bernard GENDRE

Le 7 septembre 1914, un des convois de taxis traverse Sevrans

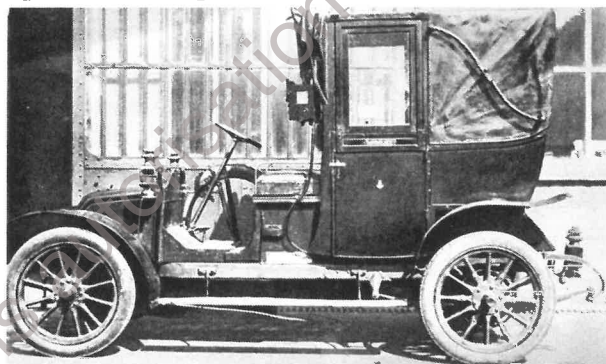
Le numéro 31 de la revue de la Société d'Etudes Historiques de Tremblay-en-France, consacre, sous la plume de Hervé REVEL, un dossier très complet aux « taxis-autos de Paris à la bataille de la Marne ». Basé sur des recherches au Service Historique de la Défense et en particulier sur les rapports des colonel FROCART et du lieutenant LEFAS, Le rapport du Lieutenant LEFAS en date du 9 septembre 1914 est un compte-rendu de mission exhaustif et précis, rédigé dans le style impersonnel des rapports militaires. Conscient d'avoir participé à un événement qui ferait date dans l'histoire de la guerre, Alexandre LEFAS a rédigé une relation plus littéraire de sa mission. Elle a été publiée en 1915 par Robert CORNILLEAU. (La ruée sur Paris, éd. J. Tallandier, 1915).

Lors de la bataille de l'Ourcq, le Général GALLIENI réquisitionne 1200 taxis-autos pour transporter des troupes destinées à renforcer l'armée du général MAUNOURY aux prises avec un ennemi supérieur en nombre. Deux convois sont organisés au départ de Paris. L'un a traversé Sevrans, à deux reprises, le 7 septembre au soir, entre 17 heures et 21 heures.

Parti le 6 septembre au soir de Paris, il emprunte l'esplanade des Invalides, la place de la Concorde, la rue de Flandre pour arriver à la porte de la Vilette. Il traverse ensuite Pantin, Aubervilliers, La Courneuve, Le Bourget, Le Blanc-Mesnil, passe à la Patte d'Oie de Gonesse, et s'arrête à Tremblay-les-Gonesse, où il passe la nuit. Le 7 septembre à 4 heures, il repart en direction de Roissy-en-France, Le Mesnil-Amelot, Longperrier, et stationne à Villeneuve-sous-Dammartin. Vers 17 heures, il retourne vers Tremblay-les-Gonesse, puis Villepinte, Sevrans et Livry. Sur la RN 3, à la barrière de Clichy, il embarque le 104^{ème} régiment d'Infanterie. A 20 heures, il repart, via Sevrans, Villepinte, Tremblay-les-Gonesse et la RN2, en direction de Dammartin,

En arrivant à Tremblay dans la nuit du 6 au 7 septembre, le lieutenant LEFAS, chef de convoi, constate que le village a été évacué. Durant son périple de la journée du 7 septembre, entre

Tremblay-les-Gonesse et Villeneuve-sous-Dammartin et retour il ne traverse que des villages abandonnés par la population. Il écrit en 1915 : « Arrêt en passant à Sevrans. La ville, n'est pas évacuée : cela paraît drôle, et cela fait plaisir de voir des petits enfants ! Pauvres mioches ! On oubliait leur existence. Nous dînons là : le seul repas sérieux depuis la veille. »



Le Monde Illustré 1937, collection SEHT
Taxi RENAULT AG-1

Le deuxième convoi a pris un itinéraire plus direct, sortant de Paris par la porte de Pantin, il embarque le 103^{ème} d'Infanterie à la Mairie de Gagny, puis emprunte la RN3 par Livry, Vaujours, Villeparisis, Claye-Souilly, où il quitte la RN3 pour prendre en direction de Dammartin par Messy, Saint-Mesmes, Nantouillet, Juilly, Saint-Mard.

D'autres passages, dans le sens du retour, se sont effectués au matin du 8 septembre vers 6 heures. Quelques voitures sont en effet revenues sur Livry pour prendre un restant de troupes. Mais le bataillon qui n'avait pas pu embarquer la veille était parti dans la nuit par chemin de fer, entre les gares de Sevrans et de Dammartin.

Pour plus d'informations sur cet épisode décisif du début de la contre-offensive, nous renvoyons le lecteur au dossier publié dans la revue de la SEHT.

Sources :

Dossier Septembre 1914, Hervé REVEL, in Revue de la SEHT, n° 31, 2007, pages 23 à 45.

VIE DE L'ASSOCIATION

par Jean-Pierre FERRAND

Cette année encore, notre association a recherché et rassemblé la matière nécessaire à ses travaux présents et futurs : documents, images, témoignages ayant trait au passé de Sevrans et à la vie de ses habitants.

Les travaux préparatoires à nos salons d'automne, revue et participation à la manifestation communale « Jour de fête », ont occupé nos habitués et toujours trop peu nombreux membres actifs.

Notre assemblée générale a été l'occasion de présenter à M. le Maire une pétition demandant vigilance pour éviter la dégradation de la Maison du Notaire.

En collaboration avec « Au Fil de L'Ourcq », nous avons proposé une sortie pédestre de la butte du bois Saint-Denis au vieux Sevrans qui



Automne sur le canal.

a rencontré un bon accueil.

Nous avons poursuivi la collaboration avec les services de la Ville et les associations impliquées pour les travaux de mémoire notamment sur les quartiers objet de la rénovation urbaine.

Nous avons aidé trois classes du lycée Blaise-Cendrars pour la préparation de leur travail sur la mémoire industrielle Kodak et Westinghouse : une expo-photos à la bibliothèque Marguerite-Yourcenar précédant leur voyage à Cracovie en Pologne.

Nous avons aussi été associés au jury qui a permis à deux lycéens d'accéder à l'école Sciences-Po.

Une sélection de panneaux a été montrée à la médiathèque Albert-Camus courant avril. Nos

membres en ont assuré la présentation à plusieurs classes élémentaires dans le cadre du projet de circonscription de l'Éducation Nationale : « Lire et écrire sur sa commune ».

La participation à la manifestation « Rendez-vous au jardin » (cinq classes et quatre promenades commentées) nous a permis de nous faire connaître, d'exposer, de diffuser les informations accumulées auprès des visiteurs et des enseignants.

Nous avons le regret de ne pas avoir réussi, par manque de participants, à organiser la sortie culturelle que nous avions projeté en juin. En collaboration avec « Au Fil de L'Ourcq » nous proposons pourtant une intéressante découverte du canal de l'Ourcq et de ses équipements techniques dont les usines élévatoires classées monuments historiques.

Nous avons été associés aux réunions du groupe de travail sur le sauvetage et l'aménagement du site de la Fossée.

Nous avons eu le plaisir, pour la seconde fois, avec un succès grandissant qui nous encourage à poursuivre, de participer aux « Journées du Patrimoine » avec deux visites commentées autour de la Fossée, de la Maison des Princes et de l'église.



Nous avons l'ambition de poursuivre, avec tous nos partenaires, les travaux engagés, mais la question qui nous obsède, membres de la première heure de la notre société, est comment encourager et convaincre les nombreux Sevransais détenteurs d'une part de notre mémoire collective de nous rejoindre afin d'assurer l'avenir de notre société d'Histoire locale.

Paulette ASTRUC nous a quittés

Adhérente active nous lui devons mille remerciements

par Jean-Pierre FERRAND et Christiane RANOUIL

Au mois de juillet dernier, Madame Paulette ASTRUC, adhérente active depuis des années de la Société de l'histoire et de la Vie à Sevrans nous quittait.

Dans ce bulletin annuel, nous nous devons de rendre un dernier hommage à celle qui nous a tant donné, puisant dans ses riches souvenirs et documents pour nous faire entrevoir et partager un peu de la vie sevranaise dans ce passé qu'elle y avait vécu.

Voici donc un extrait du texte lu le 15 Juillet dernier devant sa dépouille, par Christiane RANOUIL, en son nom personnel et en celui de tous nos membres qui l'ont rencontrée.

« ... Dire au revoir c'est enfermer dans notre cœur tous les instants partagés avec l'être qui s'en va. Ce sont des souvenirs personnels à chacun de nous, tous différents, selon notre degré d'intimité, souvenirs familiaux, les plus précieux, mais souvenirs de rencontres aussi, combien enrichissant ceux-là.

Cette rencontre, je l'ai faite personnellement avec vous, dans le cadre de recherches historiques sur notre Sevrans, tant pour les bulletins de la Société Historique du Raincy que de la Société de l'Histoire et de la Vie à Sevrans dont vous nous faisiez l'honneur d'être membre, très actif, avant que le grand âge ne vous rattrape.

Et vous m'avez entraînée dans de passionnantes aventures ; votre enfance à Vaujours , l'omnibus qu'il fallait prendre pour se rendre à Sevrans, votre mariage à l'aube de la dernière guerre, le Balto, sur la place, où nous avons pu suivre la famille ASTRUC avec ses joies, ses peines, depuis 1923. Votre tranche de vie pendant l'occupation, votre mari prisonnier, votre lutte pour le pain quotidien, vos anecdotes toutes plus pittoresques les unes que les autres permettant votre survie, ceci raconté de votre voix si vibrante, avec un humour hors du commun ; Le jour de la libération que vous avez vécue sur la place de Sevrans, votre travail à Paris pendant l'occupation, puis chez Kodak,

les bons moments, les parties de rires avec les amis.

Vous étiez un livre ouvert et à chaque entretien votre personnalité se découvrait un peu plus, celle d'une femme énergique, droite, faisant toujours face à l'adversité, aimant rire, aimant vivre.

Votre famille était votre univers, et quand vint le moment des épreuves, vous avez su rester debout. Comme me l'a dit votre belle-fille, pour vous, il fallait garder ses douleurs dans son cœur en montrant aux autres le visage de



tous les jours ; pas toujours facile à faire, mais c'était vous et vous aviez la Force.

J'aime à penser qu'au delà de notre rencontre, resteront, pour la postérité, grâce à nos archives historiques, tous ces moments de vie que vous avez bien voulu nous confier, et en parlant pour cette autre aventure qui commence vers le Seigneur, laissez nous, avec votre souvenir, un peu de votre force.

Au revoir, Madame ASTRUC. »